

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne &
moderne ; de Découvertes des Sciences & des
Arts ; de Nouvelles de la République des
Lettres ; & de diverses autres Particularités
intéressantes & curieuses, tant de Suisse,
que des Païs Etrangers.*

¹
DEDIÉ AU ROI.

A V R I L 1 7 6 2.



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

—
MDCCLXII.



JOURNAL

HELVETIQUE.



A V R I L 1762.

A MESSIEURS LES JOURNALISTES,

JE vous adresse une Epitre en vers , ou plutôt une *Héroïde* , tirée de l'Ecriture Ste , qui m'en a fourni les plus beaux traits. Je suis surpris que nos grands Poètes n'aient pas tiré de cette riche source plus de morceaux qu'ils n'en ont pris ; elle est si abondante qu'on ne doit pas craindre de la tarir : C'est là où l'on peut puiser aisément la vérité des pensées , la grandeur des sentimens , & la noblesse des images ; ce qui constitue la vraie beauté , dans les ouvrages d'esprit. L'illustre RACINE en a fait l'heureuse expérience dans ses Tragédies d'ESTHER & d'ATHALIE , où

l'on trouve des idées & des figures si sublimes.

Je ne me flate point d'égaler un si bon modèle ; je me trouverois heureux de pouvoir suivre ses traces de loin ; mais j'ai éprouvé qu'on ne s'exprime jamais plus noblement , que lors que la vérité & la vertu nous inspirent en quelque sorte : Et qu'on ne croie pas que la prose ait ici quelque avantage sur les vers ; je suis persuadé que l'enthousiasme d'un Poëte , qui sera guidé par la raison , répandra dans son Discours plus de chaleur & d'énergie , que toutes les règles de la Rhétorique n'en pourront mettre dans la prose d'un Orateur , dont le génie est en quelque sorte esclavé d'une extrême justesse , & d'un ordre méthodique (*). Pour en faire l'épreuve il n'y a qu'à comparer les plus beaux morceaux d'Eloquence , avec ces Vers de RACINE , tirés de la Tragédie d'ESTHER.

Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la Terre !
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;

(*) SOCRATE , cet oracle du Paganisme , estimoit beaucoup la Poësie , & étoit fort lié avec EURIPIDE , célèbre Poëte tragique , qui prenoit ses conseils , & qui sût en profiter habilement. On lit dans POLYBE , que l'étude de la Musique & de la Poësie étoit comandée par une Loi expresse des Arcadiens.

Pour dissiper leur Ligue il n'a qu'à se montrer ;
 Il parle , & dans la poudre il les fait tous rentrer !
 Au seul son de sa voix la Mer fuit , le Ciel tremble ;
 Il voit come un néant tout l'Univers ensemble ;
 Et les foibles Mortels , vains jouëts du trépas ,
 Sont tous devant les yeux , come s'ils n'étoient pas.

Ou ces vers-ci ,

Loin d'ici , prophanes Mortels ,
 Vous dont la main impie a dressé des Autels ,
 A des Dieux impuissans que le crime a fait naître ,
 Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'Uni-
 vers ,
 Cieus , Enfer , Terre , Mer , c'est vôtre auguste
 Maitre ,
 Que je veux chanter dans mes vers.

Il est , & par lui seul tout Etre a pris naissance ,
 Le néant existe à sa voix :
 La nature , & les tems agissent par ses Loix ;
 Tout adore en tremblant sa suprême puissance ;
 Invisible & présent , on le trouve en tous lieux ;
 Il remplit la Terre & les Cieus :
 Par lui tout se meut , tout respire ;
 Sa durée est l'éternité ;
 Et les bornes de son Empire
 Sont celles de l'immensité.

Pour rendre à la Poësie sa dignité & son ancienne splendeur , il n'y a qu'à la ramener à son origine , & l'employer à célébrer les perfections de l'Etre suprême , & la beauté de ses Ouvrages. Je souhaite que l'Epitre suivante puisse convaincre ceux qui méprisent la Poësie , & qui la regardent come un amusement frivole , qu'elle est digne de l'estime de toutes les Persones raisonnables.

Je suis

Vôtre &c.

HEROÏDE

JONATHAS A DAVID.

LE sujet de cette Epitre est tiré des Chapitres XIX. & XX. du 1er Livre des Rois. L'Historien sacré rapporte les fureurs de SAÛL contre DAVID , & l'étroite amitié qui étoit entre lui & JONATHAS, Fils de SAÛL. En ceci , la fidélité de l'histoire est exactement observée ; il semble qu'on s'en soit un peu éloigné dans l'Episode de MICAL, Fille de SAÛL , & Femme de DAVID , mais elle a un fondement assez vraisemblable. L'histoire rapporte que DAVID fut forcé par les mauvais

traitemens , & par les menaces de SAÛL , de chercher une retraite hors du Roïaume d'Israël ; il se retira auprès d'ACHIS Roi de Gath ; MICAL devoit craindre que ce Prince , pour s'assurer de la fidélité de DAVID , ne lui fit épouser sa Fille. Venons à l'ÉPITRE de JONATHAS.

O Toi , le digne objet de toute ma tendresse ,
DAVID ! Pour qui mon cœur vivement s'intéresse ,
En vain , pour ISRAËL tu signales tes jours ;
Hélas ! De tes malheurs rien n'arrête le cours.
Si tu parois ici ta perte est assurée :
De SAÛL contre toi la haine conjurée
Ne peut te pardonner ta gloire & ta vertu ;
Sous le poids des malheurs son Esprit abatu ,
Semble nous anoncer sa triste destinée ;
Rien ne peut rassurer son ame infortunée.
Dans SAÛL consterné , l'on méconnoit le Roi ;
Et déjà sa terreur remplit son Camp d'éfroi.
Ce n'est plus ce Héros conduit par la Victoire ,
Chéri de ses Sujets , que couronoit la Gloire ,
Dont Dieu se déclaroit le Protecteur , l'apui ,
Vainqueur des Philistins , qui fuïoient devant lui.

* A ses noires fureurs l'Esprit Saint l'abandonne
A l'aspect d'AMALEC son courage s'étone.
Il a fait sur son sort consulter l'Eternel ;

354 JOURNAL HELVETIQUE

Lui même prosterné , pleure aux pieds de l'Autel ;
 Dieu semble , rejetant ses vœux & sa prière ,
 Apesantir sa main & combler sa misère.

Ah ! craignons si le Ciel n'écoute point sa voix
 Que ne respectant plus son culte ni les Loix ,
 Ce Prince des Enfers n'implore l'assistance
 Et ne force les morts à rompre le silence.

Craignons , que pour percer un obscur avenir ,
 Saül de l'Eternel perdant le souvenir ,
 Dans ces antres profonds, condamnés , & funèbres,
 Ne s'adresse à la fin au Prince des ténèbres.

Il ne peut surmonter un ascendant fatal :
 Il cherche , aime le bien , & pratique le mal.
 Ce Prince des Dévins consultant les Oracles ,
 A crû qu'en sa faveur ils feroient des Miracles ;
 On dit que par l'effort de leur Art odieux ,
 L'ombre de SAMUEL s'est montrée à ses yeux ;
 Mais que loin de calmer sa douleur & son trouble ,
 Du mal qui le poursuit l'accès encor redouble.

On dit que SAMUEL a prédit son trépas :
 Il croit voir le tombeau qui s'ouvre sous ses pas ;
 Par l'altier Philistin sa famille égorgée
 Jetter des cris plaintifs , & dans le sang plongée ;
 Son Trône renversé , son Peuple dans les fers ,
 Lui même mis à mort , descendant aux Enfers :
 De ces affreux objets l'image formidable
 Lui déchire le cœur , le dévore , & l'acable.

Il se croit par le Ciel au malheur destiné ;
Trop heureux , nous dit-il , s'il n'étoit jamais né.
Entraîné vers le mal par un penchant funeste ,
Le crime qu'il comet , son ame le déteste.
Un jour affreux succède à l'horreur de la nuit ,
Et rien ne peut calmer l'effroi qui le poursuit.
Enfin , soit que de Dieu la volonté suprême
Ait permis que ce Saint aparusse lui même ,
Soit que son ombre ait pris un corps matériel ,
SAÛL en le voyant , a crû voir SAMUEL.
Il a crû lui parler , & son ame égarée ,
Croioit en l'écoutant voir sa perte assurée.
Il m'appelle , il me fuit ; & ne se conoit plus ;
Hélas ! nous avons tous sa disgrâce encourus.
Je n'ai que trop senti jusqu'où va sa colère ,
Combien à ses devoirs la vengeance est contraire.
De mon penchant pour vous il voudroit me punir ;
Il ne veut plus m'aimer , & ne peut me haïr.
Contre le fier MOAB , dans ces tristes allarmes ,
Où nous sommes sans Chef , qu'oposer à ses armes ?
Oui , dans ce jour affreux où règne la terreur ,
Sion va devenir l'esclave du vainqueur.
Je crois voir ASCALON , qui dans un jour de fête ,
De nos murs ravagés célèbre la Conquête ;
Se dévouë à DAGON , par un vœu solennel ,
Et brave nôtre Dieu jusques sur son Autel.
Seigneur ! je crois en vous , m'adresser à mon
Maitre ,

356 . JOURNAL HELVETIQUE

DAVID , mon cher DAVID , est bien digne de l'être ,
Le cruel Philistin insulte à nos malheurs ,
Il refuse la paix , & se rit de nos pleurs.
Ami trop généreux , vòtre seule vaillance
Peut contre ces méchans prendre nòtre défense.
Venés , vòtre valeur repoussera leurs coups ;
Et l'altier Philistin tremblera devant vous.
Venés , mon cœur languit de vòtre longue absence,
Venés , mais de SAÛL évités la présence.
Oui ; le Ciel , nous dit-il , propice à vos destins
A fait déjà passer son Sceptre dans vos mains :
C'est ce soupçon jaloux qui le trouble & l'irrite ;
Plus que ses ennemis il craint vòtre mérite ;
Vòtre haute valeur excite son couroux ,
Fuiés loin de ses yeux, cher Prince , éloignés vous,
Il me comande en vain de servir sa colère ,
Vous êtes mon ami , si SAÛL est mon Père.
Si nous sòmes unis par les nœuds des sermens,
Nos cœurs le sont bien plus par ceux des sentimens.
Si le Ciel de mes jours a marqué les limites ,
J'adore avec respect les Loix qu'il a prescrites :
Si du Trône des Juifs DAVID devient l'apui
Mes Enfans trouveront un nouveau Père en lui :
Vous me l'avés promis , j'en crois vòtre promesse ;
Mais plus que vos sermens j'en crois vòtre tendresse.
Hélas ! ma triste Sœur vous tend ici les bras :
SAÛL craint vos vertus , elle vòtre trépas.

Que n'a-t-elle pas fait pour émouvoir son Père ?

Que vous devés aimer une Epouse si chère !

Son cœur pour vous sauver voudroit dans les combats

Pour garantir vos jours suivre par tout vos pas ,

Et dans la noble ardeur dont elle est animée ,

Défendre son Epoux contre toute une Armée.

Qu'il est doux , cher DAVID , d'aimer , & d'être aimé ,

De posséder un Cœur dont on est enflamé ,

Et dans le vif transport dont nôtre ame est ravie ,

De prodiguer pour lui son sang & nôtre vie !

Je ne veux point ici vous rapeller ce jour ,

Quand ma Sœur ne pouvant étoufer son amour ,

Se baignoit dans ses pleurs , lors qu'un bruit infidèle

De vôtre changement lui porta la nouvelle ,

Lui dit que pour ACHIS brulant de nouveaux feux

Vous lui ofriés , Seigneur , vôtre encens , & vos vœux ;

Et que dans Siceleg par son Père amenée

Vous alliés célébrer un nouvel Hymenée.

Des larmes de MICAL rien n'arrétoit le cours :

Et je crûs que la mort alloit trancher ses jours.

Sans doute à ce récit vôtre ame est atendrie.

Vous chériffés MICAL , vous aimés la Patrie.

L'une & l'autre sur vous, Seigneur, ont mêmes droits,

Et se font un plaisir de vivre sous vos Loix.

Que ne pouvés vous point , vous que Dieu favorise ,

Dont il aime le cœur & bénit l'entreprise ?

Le Dieu qui d'Israël fut constamment l'apui ;

Qui fut son défenseur , l'est encore aujourd'hui.

Il ne permettra point qu'une race maudite

Le cruel Philistin , le barbare Amonite ,

Massacrent sans pitié JOSEPH & BENJAMIN ;

Que JUDA tombe aux pieds de ce Peuple inhumain.

Pour vous , pour vos Enfans , Dieu fera des Miracles ,

Et j'en crois vos vertus , autant que nos Oracles.

Vous savés , cher DAVID , que JACOB a prédit

Que dans les tems marqués de vous n'aitroit le Christ.

Qui peut de l'Eternel limiter la Puissance ?

C'est lui seul qui punit , lui seul qui récompense :

Il a créé d'un mot tous les Etres divers ;

Et du sein du néant tiré cet Univers.

Sous son aîle JACOB trouve un puissant azile.

Tout Peuple qui le craint vit heureux , & tranquile.

La Mer pour nous sauver a reculé ses flots

Et plongé l'Egyptien dans l'abime des Eaux.

Soleil, de Josua' tu vis jadis la gloire ;

Tu retardas ton cours , pour hâter sa victoire.

Mais pourquoi de nos Chefs rapeller les travaux ,

Quand vous nous faites voir des prodiges nouveaux ?

Lorsque le Philistin défilait nos cohortes ,
Lorsque presque vainqueur il assiégeait nos portes,
Un superbe Géant étalait sa valeur ,
Veut nous intimider & nous glacer le cœur ;
Vous seul de nos Soldats osâtes le combattre ;
On vous vit d'un seul trait le dompter & l'abatre.
ISRAËL applaudit à de si nobles coups ;
Ses cris , *vive DAVID* , allèrent jusqu'à nous.
On vit du Philistin les Troupes dispersées ,
Et de leurs étendarts les Campagnes jonchées.
Vôtre cœur , jeune encor , hardi , mais sans orgueil ,
D'un éloge flatteur fût redouter l'écueil.
Mon Père fut le seul qu'attristait la Victoire ;
Ce Prince fut dès lors jaloux de vôtre gloire.
Malgré l'abîme affreux qui s'ouvre sous ses pas ,
A son cruel destin ne l'abandonés pas ,
Soiés son défenseur , soutenez sa Couronne :
Un grand Cœur s'applaudit quand il dompte & pardonne ;
Il est moins doux de voir nos Enemis vaincus ,
Que de triompher d'eux par ses seules vertus.

G E N E V E.



R E F L E X I O N S

Sur le Serment & sur le faux point d'honneur à l'occasion de la Promesse d'HERODE à la jeune SALOME'.

LE Serment est une invocation du nom de Dieu, par laquelle nous le prenons à témoin de la sincérité de nos paroles & de nos intentions, & nous nous soumettons à sa vengeance, si nous violons nos engagements. Cela étant, il est clair que le Serment ne doit s'employer qu'avec une grande circonspection, & après avoir bien considéré, si ce que nous promettons est en notre pouvoir, s'il ne blesse aucune Loi Divine, & s'il n'est préjudiciable ni aux autres, ni à nous mêmes. Quand il arrive à des homes foibles, de préférer des Sermens inconsidérés, leur devoir est d'en demander pardon à Dieu. Si ces Sermens au reste ne sont préjudiciables qu'à leurs intérêts temporels, ils doivent les garder, & porter la peine de leur témérité. Celui d'HERODE est des plus vicieux; il le fait dans l'emportement où le jette une passion soudaine, & il se fut bien donné de garde de le tenir, si la Fille d'HERODIADE lui avoit demandé la moitié de son Roiaume: C'est alors

que l'intérêt l'auroit emporté sur la Religion, & que la disgrâce, ou peut-être quelque chose de plus auroit été la récompense de la témérité de SALOME; mais il ne s'agit que de la tête de JEAN BATISTE, & cette tête que son innocence & le ministère dont il est revêtu, doivent rendre sacrée à toute la Terre, est sacrifiée sous un prétexte de piété envers Dieu. C'est ainsi que les passions humaines se jouent de la Religion même, & qu'on viole la Loi Divine, en faisant semblant de l'observer. Combien de fois a-t-on vû, depuis l'établissement du Christianisme, la perfidie & l'inhumanité immoler des Ecatombes d'Innocens sous de pareils prétextes? Combien de fois a-t-on vû la tyrannie religieuse & l'hipocrisie se servir du nom de Dieu, pour couvrir leurs trahisons & leurs meurtres?

Au prétexte de la Religion HERODE joint le point d'honneur. Il n'osa s'en dispenser à cause de ceux qui étoient à table avec lui. Voilà l'Idole des homes en général, mais sur tout des Grands: Idole que l'orgueil a consacrée, qu'il a mise à la place de la vertu, & à la quelle ils sacrifient & la Religion & l'humanité.

Il faut pourtant convenir que, l'on est redevable de bien des avantages à l'amour que les homes ont pour l'honneur. Sans ce frein, on verroit à tout moment les Grands abuser

de leur pouvoir, & come ils n'ont rien à craindre des Loix, s'abandoner fans réserve à l'impétuosité de leur passion. Ce fut par ce motif d'honneur, qu'un des plus méchans Princes qui fut jamais, (CAIUS CALIGULA) révoqua l'ordre qu'il avoit doné de mettre sa Statue dans le Temple de Jérusalem. Dans la joie d'un festin qu'AGRIPA lui donoit, il fit des promesses réitérées à ce Prince, de lui acorder tout ce qu'il lui demanderoit: AGRIPA lui demanda la grace ci-dessus: Il l'acorda, dit l'Historien, parce qu'il jugea qu'il étoit contre son honneur de violer une parole donnée devant un grand nombre de témoins. Voilà une conjoncture où l'honneur obtint de ce monstre, ce que la justice n'en auroit jamais obtenu. Mais il faut convenir d'un autre côté, que la même passion a fait, & fera toujours une infinité de maux. Ce n'est pas que l'amour de l'honneur, lors qu'il est modéré, soit vicieux en soi; mais c'est que les homes aiant détaché l'honneur de la vertu, quoi que ces deux choses soient aussi inséparables que l'ombre l'est du corps, elles se trouvent en oposition dans leur esprit. De-là vient qu'il y a des vices, qui leur paroissent honorables, & des vertus qui leur paroissent honteuses, & ces vertus conséquemment sont méprisées, pendant que les vices sont honorés. Ils ont substitué à la véritable gloire la

vanité,

vanité, qui n'en a que l'apparence. C'est pour cela que les personnes vertueuses sont souvent obligées de mépriser la gloire humaine, par ce qu'elle se trouve en opposition avec leur devoir; au lieu que les gens du monde négligent la vertu, lors qu'elle paroît contraire à leur faux honneur. Et de la tant de crimes dans les Grands, plus esclaves que les petits de la gloire humaine, & plus difficiles à désabuser, parce que personne n'est assez osé de blamer leurs actions, ni contredire leurs jugemens. Voilà un des motifs du crime d'HERODE; il préfère le faux honneur de ne pas paroître léger & parjure, au véritable honneur de reconnoître sa témérité & sa précipitation, & de demander pardon à Dieu d'un Serment léger, & qui, quand il eût été fait avec délibération, ne pouvoit l'obliger à comettre un crime.

Il y a dans cette histoire d'affreuses circonstances. Qu'une Princesse qui se croit offensée, demande la tête d'un innocent, il n'y en a que trop d'exemples; mais qu'elle se fasse apporter cette tête sanglante dans un bassin, pour rassasier sa haine d'un tel spectacle, c'est peut-être ce qui n'est jamais arrivé qu'à HERODIADE. Il se pouroit aussi, qu'elle ne prit cette précaution, que pour s'assurer que c'étoit bien effectivement celle de JEAN BATISTE, dans la crainte qu'on n'en eût substitué une autre,

364 JOURNAL HELVETIQUE

par l'estime qu'elle n'ignoroit pas qu'HERODE avoit pour ce saint home.

HERODIADE est donc tranquile à présent ; l'importun Senseur de ses crimes est réduit au silence ; elle peut jouir en paix & de son inceste & de sa dignité. Vains projets des méchans ! On ne parvient point au repos par des crimes ; les jugemens de la Providence ne le permettront jamais. L'innocence & la vertu opprimées les poursuivront jusques dans les aziles du Trône , & viendront en empoisonner les plaisirs. L'histoire en raporte un exemple bien mémorable

THEODORIC, Roi des Visigots, fit mourir d'un cruel suplice l'illustre & sage BOECE sur de fausses acufations, & craignant que SIMAQUE son Gendre, aussi sage & aussi illustre que son Beupère, ne voulut venger sa mort, il lui fit couper la tête. L'Italie n'avoit rien de plus estimable que ces deux grands homes. THEODORIC est à table peu de tems après ; on lui sert dans un plat la tête d'un gros poisson ; il croit voir la tête de SIMAQUE qui grince les dents contre lui , & qui le regarde d'un oeil menaçant ; il se lève de table tout éfraié, tout glacé, court à sa chambre, fait venir son Médecin, lui conte le prodige, reconoit qu'il a fait mourir deux innocens, pleure ses crimes, & meurt bientôt

après, tourmenté par les plus cruels remords (*).

HERODE n'est pas plus tranquile que THEODORIEC ; malheureux les Princes , qui abusant de leur pouvoir osent opprimer l'innocence ; ils ne le feront jamais impunément. Combien de fois HERODE & HERODIADE, privés de leurs Etats , relégués à Lion dans les Gaules & devenus le mépris de toute la Terre , se reprochèrent-ils l'un à l'autre les crimes dont ils étoient complices , & dont leurs disgraces étoient la juste punition.



(*) PROCOPE , de la guerre des Gots.



MES MOMENS HEUREUX.

LETTRE *de Mad. de L. à la Gouvernante de sa Fille.*

LES avis que j'ai à vous donner sur l'éducation de ma Fille, d'après une longue étude de son caractère, ne sont pas, Melle. l'affaire d'une Lettre n'y d'une conversation. Je me bornerai donc à quelques règles générales que je vous prie de bien observer ; me réservant de causer avec vous sur les cas particuliers qui se présenteront.

Je veux que ma Fille se lève tous les jours à huit heures ; qu'elle fasse aussitôt les prières ordinaires du matin, auxquelles vous joindrez celles que je vous donnerai pour elle. Elle déjeunera ensuite & fera sa toilette, le tout doit être fini au plus tard à dix heures. Dès qu'elle sera habillée, elle lira pendant une demi heure, soit l'explication de l'Épître & de l'Évangile, soit quelque autre morceau de morale Chrétienne. Vous lui permettrez de l'interrompre tant qu'elle voudra ; sur tout si c'est par des questions ou des observations relatives à la lecture. Si au contraire elle s'interrompt par l'ennui que lui cause cette occupation, il faudra tâcher de la ramener

avec beaucoup d'amitié. Faites lui sentir que chaque chose doit avoir son tems ; que come elle trouveroit fort déplacé, quand elle est occupée de sa poupée, on l'interromptit par des questions sérieuses, de même elle est très répréhensible de chercher des amusemens, lors qu'elle est occupée de ses devoirs. Si vous ne pouvés la fixer par ce raisonnement, il ne faut point lui faire quitter le livre ; cela doit être regardé come une punition & réservé pour la dernière extrémité. Aies plutôt soin, sans qu'elle s'en aperçoive, de vous prêter à ses distractions, soit par quelques questions sur la lecture même, soit en lui contant quelques faits, qui y aient raport, afin de lui ôter l'ennui & l'uniformité de ses leçons, & sur tout l'ocasion de se livrer à l'entêtement & à l'humeur. Si aucun de ces moïens ne réussit, gardés vous de la gronder : Car sans compter que cela auroit un éfet tout à fait contraire à nos vûes, c'est que cela n'en vaut pas la peine, & qu'une Fille a du tems de reste pour apprendre. Cette lecture doit être d'une demi heure entière, tant pour les interruptions que pour la laisser reposer & la mettre en état de comencer à onze heures d'écrire une ou deux pages de suite.

Dans l'intervale qui peut rester jusqu'au diner, il faudra la promener, quand le tems le permet ; là, tout en causant, tacher d'exciter

& d'entretenir en elle cette curiosité, qui est si naturelle aux enfans , & qui leur apprend plus, si on fait la mettre à profit, que tous les Maîtres ensemble. Pour cela, il faut lui faire des questions à propos , & lui donner occasion d'en faire à son tour. Il ne faut pas la blâmer quand elle dit une chose fautive, mais sans pédanterie la convaincre du contraire par le raisonnement, par l'évidence, & non par les préceptes & les maximes. C'est sur tout aux yeux des enfans qu'il faut parler, plus qu'à leur esprit. Apprenés lui à admirer les beautés de la nature ; à voir travailler les insectes par exemple : Les petites choses sont plus à la portée des enfans. Qu'elle s'accoutume à être attentive à ces objets, si dignes d'être admirés , & si négligés dans l'éducation ordinaire ; qu'elle soit sensible à secourir un animal qui souffre. Ce sera en la rapprochant d'elle même par la réflexion, en lui faisant sentir la joie qu'elle auroit d'être soulagée dans sa peine , qu'on pourra lui faire sentir le bonheur d'être sensible & compatissante. C'est le chemin à la vertu & à l'humanité. Il faut aussi lui faire sentir qu'une bonne action n'est jamais sans récompense ; mais que la plus agréable & la plus douce de toutes , est la satisfaction qu'on éprouve d'avoir bien fait. C'est en conséquence de ce principe qu'il faut, quand elle a donné quelque preuve ou de sensibilité,

ou de générosité , ou d'autres vertus qui partent du cœur , lui montrer par toutes vos manières le plus grand contentement; lui passer dix fautes pour un seul de ces mouvemens & me l'amener come en triomphe. Le contraire , mot pour mot , quand elle aura marqué de la cruauté , ou de l'insensibilité , ou quelque penchant , qui à la longue pourroit dégénérer en vice. Si le tems ne permet pas la promenade du matin , il faut la faire travailler jusqu'au diné à quelque occupation convenable à son sexe , broderie &c. Il faut toujours avoir cinq ou six ouvrages à choisir , afin qu'elle s'acoutume à ces occupations sans ennui. Rien ne détruit tant les fantaisies , que de savoir les prévenir dans des choses indifférentes.

Depuis le diné jusqu'à quatre heures du soir, je la garderai auprès de moi. Depuis quatre jusqu'à cinq , vous choisirez un Chapitre ou deux de son Catéchisme pour lui conter en causant & sans livre, ce qu'il contient ; faites la cesser dès aujourd'hui d'apprendre par cœur. Il faut , Melle. que vous conceviés bien , ce que vous voulés qu'elle sache ; à force d'en causer , & de la questionner sur ce que vous lui aurés dit , elle le retiendra à la fin bien mieux , & d'une manière bien moins ennuyeuse. Cette heure sera partagée égale-

ment entre le Catéchisme historique & dogmatique.

Come il faut lui exercer la mémoire , vous lui apprendrés depuis cinq heures jusqu'à cinq & demi des Scènes de Comédie , des Fables ou autres morceaux que je choisirai. Si elle a le matin quelques momens de reste & de la bone volonté , on pourra aussi les employer à cette étude , qui deviendra une récréation pour elle. Si vous voulés vous doner la peine d'apprendre avec elle , come à l'envi , rien n'est si aisé que d'exciter son émulation.

Depuis cinq heures & demi jusqu'à six heures & demi, vous causerés avec elle sur l'histoire. Pendant une demi heure vous lui expliquerez à peu près les principaux événemens d'un Règne , l'autre demi heure sera employée à la Géographie , dont il faudra lui doner une idée, sans lui rien faire apprendre par cœur. Le lendemain à pareille heure vous la prierez de vous conter à son tour ce que vous lui aurés dit la veille. Si elle n'en a rien retenu, il faut recomencer les mêmes choses , & les lui faire répéter sur le champ.

Durant ces conversations , vous pouvés lui faire prendre son ouvrage pour la fixer machinalement auprès de vous. Le reste du tems sera employé à la promenade, ou à s'amuser auprès de moi.

A neuf heures précises elle soupera après

avoir fait ses prières ordinaires ; ensuite de quoi un examen moral & exacte de tout ce qu'elle aura fait dans la journée ; & pour qu'elle s'y acoutume & qu'elle en tire quelque fruit , vous le ferez avec elle. Il faut qu'elle soit couchée au plus tard à dix heures & demi.

En général je ne veux point de punition , pas même de réprimande , sur tout ce que la raison , l'usage du monde , & l'envie de plaire corrigent avec le tems. Ne lui dites rien , ou parlés lui du moins très légèrement , sur sa contenance, sur sa mauvaise grace, sur son étourderie &c. Et ne lui en parlés jamais devant le monde, pas même devant moi. Quand elle aura quinze ans elle saura se tenir & marcher de reste. Quant aux défauts essentiels qui pourroient faire craindre pour son caractère & pour son bonheur , vous savez comment il faut s'y prendre. Si vous êtes seule avec elle , lorsqu'il lui arrive de tomber dans une faute grave , faites lui sentir par tous les raisonemens , que vous pouvés rapprocher de son âge , combien il est humiliant & dangereux pour une Fille bien née de se trouver dans une pareille situation ; malgré ces réflexions elle retombera. Si cela lui arrive en présence des autres , contentés vous d'un coup d'œil : Ensuite quand vous vous retrouverés seules , soiez sérieuse ; mais ne le

foiés que dans ces cas ; montrés lui tout l'intérieur de quelqu'un qui a du chagrin : Ne lui dites d'ailleurs mot , & voies la venir : Prenés garde sur tout de ne pas mettre la sèche-ressé à la place du sérieux. Elle est sensible , & elle vous aime ; elle vous demandera ce que vous avés ? Sans la gronder dites lui qu'en éfet vous avés de la peine ; laissés lui en demander le sujet plus d'une fois , & avoués lui enfin qu'elle seule en est la cause. Elle voudra savoir coment ? Alors vous lui dirés que vous n'avés pû voir sans peine & sans la plus vive douleur l'impression qu'a fait sur tout le monde , le défaut dont vous aurés à la reprendre. Dites lui que la crainte de le faire remarquer à ceux à qui par bonheur pour elle il pouvoit être échapé , avoit à peine suffi pour vous empêcher de lui répéter tout haut, ce que vous lui avés déjà dit sur ce sujet ; que ce défaut est capable de lui corrompre le cœur , d'effacer ce qu'il peut y avoir de bon en elle , & de la perdre dans le monde ; que vôtre tendre attachement pour elle , & le peu de cas qu'elle fait de vos représentations vous pénètrent d'affliction ; qu'elle laisse sans fruit les germes de vertu qui sont en elle , tandis que vous & moi lui donons inutilement les moïens de les cultiver &c.

En général pour les choses essentielles , mais qui sont purement extérieures , & de

convention dans le monde , inspirés lui l'amour de sa réputation & la crainte du Public; mais ne lui inspirés jamais ni crainte, ni envie de plaire ou de déplaire à une telle personne en particulier.

Sur les vices ne lui aprenés à redouter que sa propre conscience , & à ne desirer pour récompense de ses vertus , que la douceur inexprimable d'être sans reproche à ses propres yeux.

Ne lui parlés des choses d'usage que par manière de conversation.

Voilà, Mademoiselle , quelques principes que je vous prie de suivre; nous entrerons en explication sur les détails suivant l'ocurrence.

Quant à l'Instruction , vous voies que pour alléger le travail de ma Fille , j'en exige beaucoup de vous. Il faut causer continuellement & tirer parti de tout pour lui former le cœur. Voilà l'essentiel. L'esprit ira tout seul; ou si les progrès en sont lents , ils seront du moins sûrs & solides. Les fots entêtés de leurs vieux préjugés , diront peut-être que nous n'y entendons rien; laissés les dire; elle & son mari nous remercieront.



E S S A I

Sur cette Question : *Quelle est l'étude la plus utile , ou celle des Livres , ou celle des Homes ?*

POUR bien résoudre cette Question, il faut examiner quelle est l'utilité de l'étude des Livres , & quelle est l'utilité de l'étude des Homes , & les comparer l'une à l'autre.

On ne peut nier que l'étude des Livres ne soit très utile , pour éclairer son esprit , former son goût , & étendre ses connoissances. La nature donne les talens & le génie , mais l'étude les exerce & les perfectionne. Le meilleur terrain a besoin d'être cultivé , si l'on veut qu'il produise des fleurs & des fruits. L'étude est la vraie nourriture de l'esprit ; c'est un aliment qui le fortifie , & lui donne de la vigueur. LOUIS XIV. demandoit un jour , au Duc de VIVONNE , à quoi servoit la lecture ? *Les Livres* , répondit-il , *font sur l'Esprit , le même effet que les perdrix font sur mon visage*. C'est qu'il avoit un très beau teint. Aussi les plus grands Homes ont-ils eu soin de joindre l'étude des Livres , à celle des Homes. Mrs. de FONTENELLE , de

MONTESQUIEU, de VOLTAIRE, donoient tout le matin à l'étude des Livres, & l'après diné à celle des Homes. De là vient que leurs Ouvrages sentent moins le travail, & ont plus de délicatesse & de grace, que ceux des Auteurs qui ne sortent jamais de l'obscurité de leur Cabinet. On y contracte quelque chose de dur & de sombre, qui blesse le goût & rebute le Lecteur. On ne sauroit bien peindre les mœurs & les usages des Homes, si on ne les a pas étudiés & vûs de près. Quelle conoissance ne trouve-t-on pas du Cœur humain & de ses passions, dans les Livres de nos bons Ecrivains. Qu'on lise *l'Esprit des Loix*, les *Dialogues des morts*, de l'illustre FONTENELLE, les *Caractères* de M. de la BRUIERE, les *Maximes* de M. de la ROCHEFOUCAULT, les *Comédies* de MOLIERE, les *Tragédies* de RACINE, on verra aisément qu'ils ont tracé leurs tableaux d'après nature, & que leurs copies ont été faites d'après les originaux.

Voiés encore les Sermons des Prédicateurs célèbres, ceux par exemple, de MASSILLON, de BOURDALOÛE, de CHEMINAIS, de SAURIN, de TILLOTSON. Quelle intelligence n'y trouve-t-on pas de tous les objets, & de tous les pièges qui ont acoutumé de séduire le cœur humain, d'échauffer & d'éblouir l'imagination, par des

prestiges dangereux ! Tous les homes ne sont pas propres à l'étude. Les uns sont faits pour les éclairer, les autres pour les nourrir.

L'étude des Livres déssèche & apesantit l'Esprit, si l'on s'y applique trop, & uniquement ; il se délasse dans le monde, & y prend de nouvelles forces ; il puise dans cette source des idées neuves & riantes. Il les varie par des traits & des nuances, qui échappent à un Ecrivain renfermé dans le cercle des Sciences abstraites. L'étude même des belles Lettres, qui devoit servir à polir & à adoucir l'Esprit, peut le rendre aigre & grossier, si l'on se borne à ce que cette étude a de sec & de mécanique ; c'est à dire, à l'étude des règles, des mots & des Langues. Un Home de Lettres qui a du génie & de l'imagination, est un excellent guide, si par bonheur, il marche droit, & qu'il enfile la bone route ; mais il peut nous égarer, & nous mener bien loin, s'il manque le bon chemin, & que pour atteindre au but, il prène des sentiers détournés ou inconnus ; j'en indiquerai un ou deux exemples.

Un Auteur François, nommé ISAC LAPEYRERA, qui écrivoit au milieu du dernier Siècle, a prétendu prouver qu'ADAM & EVE, ne sont pas les seuls Chefs du genre-humain, puis qu'il y a des Homes de différentes couleurs, & que l'Amérique a été peuplée long-tems

avant l'usage de la *Bouffole*, qui, selon lui, étoit le seul moyen qui pût nous conduire à un Pais si éloigné; mais il n'a pas réfléchi, qu'il y a apparence que ce Pais tenoit anciennement à notre continent par une Isthme (*) qui peut avoir été engloutie dans la Mer, & qui servoit de pont de communication entre l'ancien & le nouveau Monde, à peu près, come on croit que la Sicile a été séparée de l'Italie, par un tremblement de terre: D'ailleurs il fust, pour trouver l'origine des Américains, que trois ou quatre Persones de différent sexe, aient été jettés sur le rivage de l'Amérique, par une tempête; les Tyriens, les Sydoniens, les Carthaginois faisoient sur Mer des voyages de long-tems, avant l'invention de la *Bouffole*; on prétend même qu'ils ont eû quelque connoissance de l'Amérique, qu'HYRAM, Roi de Tyr, ami de SALOMON, en tiroit beaucoup d'or & de richesses, & que ce Pais est le même que celui d'*Ophir*.

(*) Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un grand détail pour prouver cette opinion, qui est fort combatüe. On prétend qu'il y avoit anciennement une Isthme qui joignoit l'espace qu'occupe l'Océan entre la partie la plus Septentrionale de la Tartarie, & l'extrémité aussi Septentrionale de l'Amérique, qui peut-être n'a été découverte que par accident; on croit que ce fut un Pilote, nommé *Andalous*, qui y aiant été jetté par une tempête, l'annonça à CRISTOPHE COLOMB.

Je ne parle point de l'Isle *Athlantique* , dont PLATON fait mention , & qu'il dit avoir disparu , & s'être précipitée dans le goufre de la Mer , après une violente tempête. Ce ne peut être l'Amérique , puisqu'elle subsiste encore. Cette vaste partie du monde n'est pas tellement séparée de l'Europe & de l'Asie , que les habitans du Nord n'aient pû y pénétrer , puis que divers voyageurs assurent que le Septentrion de l'Amérique n'est pas à une grande distance du *Groënland* , & qu'il confine au détroit de *Davis*. Mais la Mer glaciale & les tempêtes continuelles auxquelles elle est sujette , empêchent qu'on ne puisse s'assurer de ce fait , qui a beaucoup de vraisemblance au raport des voyageurs , & des naturalistes les plus habiles. Il paroît du moins que l'Amérique n'est pas peuplée depuis long-tems , & que c'est un Pais nouveau.

Mais c'est assez raisonner sur une simple supposition , car dire , l'Amérique a été peuplée avant la découverte de l'aiguille aimantée , donc ADAM & EVE ne sont pas les seuls Auteurs du genre-humain , c'est tirer une fausse conséquence d'un principe plus faux encore ; car on pouvoit parvenir en Amérique sans le secours de la *Bouffole* , & peut-être cette invention utile a-t-elle été trouvée anciennement , perdue ensuite , & puis retrouvée , come
diverses

diverses autres découvertes qu'on croïoit perduës , & que les Modernes ont ressuscitées.

La différence de la couleur des Maures, ou des Noirs & des Blancs, n'est pas une meilleure preuve. Les enfans d'une même famille ne sont pas tous de la même grandeur, ni de la même couleur. La différence de la nourriture, de l'éducation, & surtout, du climat, met beaucoup de variété entre les Hommes.

J'avois dessein de proposer quelques autres exemples de la mauvaise manière de raisonner de quelques Auteurs. Mais je m'arrête ici, & je reviens à la Question. L'étude des Livres d'Histoire est très utile pour suivre le fil des événemens. Par cette étude on embrasse, pour ainsi dire, le passé & le présent. On devient Contemporain de tous les Hommes, & Citoyen de tous les Pais. On trouve de grands modèles de vertu, & même les exemples du vice sont une leçon pour l'éviter.

L'étude de l'Eloquence nous enseigne l'Art de plaire & de persuader. C'est par elle que DEMOSTHENES se rendit redoutable à PHILIPPE, Roi de Macédoine, & que CICERON fit trembler le fier CATILINA. L'étude de la Géométrie accoutume l'esprit à l'attention & à la justesse. L'étude des Livres inspire en général du goût pour la réflexion, & éloigne des

faux plaisirs. Sans elle on n'a que des connoissances légères & superficielles, mais il faut choisir les Livres, come on fait choix de ses amis, ne point forcer l'étude, & joindre celle des Homes, à celle des Livres. On pourroit pousser plus loin ces réflexions, & faire voir que les bons Livres contiennent ce que les meilleurs Ecrivains ont pensé de plus judicieux & de plus utile; & que la beauté & l'élégance de l'expression y ajoutent un nouveau prix. La variété & la netteté des idées, leur contrariété ou leur rapport fournissent matière à l'examen, & peuvent servir à nous conduire à l'évidence.

Ceux qui se bornent à l'étude des Homes, peuvent contracter avec eux de mauvaises habitudes, & adopter leurs préjugés & leurs erreurs. Par exemple, on voit tous les jours que le faux éclat des richesses & des dignités éblouit les yeux & séduit l'imagination des Homes; souvent ils préfèrent l'apparence à la réalité, & rendent hommage plutôt à celui qui leur paroît honête home, qu'à celui qui l'est en effet. On voit que les Persones même les plus raisonnables sont quelquefois entraînés par le torrent des plaisirs; qu'on accorde à l'intérêt, à la crainte, ou à l'espérance ce qu'on refuse à l'amitié, à l'estime, & au vrai mérite. On voit que ce n'est pas toujours un titre & un bon moyen d'obtenir l'approbation

de ses Concitoyens que d'en être digne(*), & que les bienfaits font souvent des ingrats. Ces fortes d'observations, confirmées par l'usage & l'expérience du monde, peuvent éloigner des esprits foibles & chancelans de la route de la vertu. On ne croit pas mal faire que d'imiter le grand nombre, & les modèles du vice sont plus séduisans, que les exemples de la vertu. On se borne à la louer, sans la pratiquer.

Nôtre conduite & nos mœurs sont rarement d'accord avec nos principes. Je ne suis pas du nombre de ceux qui font la satire de leur Siècle, pour faire mieux l'éloge des Siècles passés. Je sais que les Homes de tous les tems se ressembtent aîlés, & que par tout où il y a des Homes, il y a de la corruption. Je ne sais même si dans le premier âge du monde, il n'y en avoit pas d'avantage qu'aujourd'hui, où nous sommes plus éclairés sur nos devoirs,

C c 2

(*) Un Athénien qui avoit beaucoup de probité & de mérite, s'étant présentée pour entrer dans le Conseil des deux Cent, qui se faisoient par le Peuple, ne fut pas élu. Sachant qu'il avoit été exclu, il dit, sans paroître piqué, je suis charmé que les Athéniens aient trouvé deux cent Citoyens plus capables que moi de les gouverner. Le fameux & sage CATON éprouva le même traitement du Peuple Romain, & n'y fut pas plus sensible.

où le crime est réprimé par la terreur des Loix , où les bienfécances du moins sont mieux observées : Mais nous ne savons ni corriger les abus , ni souffrir avec patience ceux qu'on ne peut corriger.

Si nous remontons à l'origine de divers Peuples , & que nous examinions attentivement leurs mœurs & leur conduite , que découvrons nous ? Au lieu de cette aimable innocence que quelques Ecrivains vantent si fort , on ne voit que des vices & des crimes ; au lieu de lumière , d'épaisses ténèbres & une stupide ignorance. Les premiers Homes, encore féroces & sauvages , ne conoissoient point d'autres qualités que la vitesse à la course , l'agilité , ou la force ; ils ne s'enrichissoient que par la violence & l'usurpation ; tout ce qui leur sembloit utile , leur paroissoit légitime. Chasseurs barbares , après avoir dévoré la chair des bêtes , & s'être abreuvé de leur sang , ils chassoient de leurs cabanes rustiques , les laboureurs qui recueilloient les fruits de la terre , & les bergers qui se nourrissoient du lait des brebis. S'ils résistoient , ils étoient leurs victimes ; quand on s'est accoutumé au sang des animaux , on ne se fait pas de la peine de répandre celui des Homes. Ces usurpateurs , ces tirans sortoient du creux des rochers , & des antres des forêts pour ravager des Pais fertiles , se détruire ,

& se déchirer les uns les autres , semblables à des Lions qui sortent de leur tanière pour dévorer les passans. Voilà quels ont été les Héros de l'antiquité.

Les Nations n'ont jamais été plus fortunées que quand, instruites par l'expérience , observant une bone discipline , sentant l'utilité de l'ordre & des Arts, elles ont comencé à se civiliser & à se polir. Les talens & l'industrie ont été exercés au profit de la Société. La timide & foible innocence a été en sûreté à l'abri des Loix. Les Homes ont été véritablement libres & heureux , quand ils ont été assez sages pour respecter la Justice & chérir la Paix : tels ont été nos ancêtres ,

Craignant plus que la mort un honteux esclavage
Ils trouvoient leur rempart dans leur propre courage.

Qu'on leur a vendu cher l'heureuse liberté !
Mais ce trésor peut-il être trop acheté ?
Que de sang pour l'avoir a-t-il falu répandre !
Nous leurs foibles neveux pouvons nous le comprendre ;

Nous qui par les plaisirs , par le Luxe abatus
Pour les biens , les honeurs , négligeons les vertus.
L'home esclave insensé de l'aveugle richesse
Sous de fausses grandeurs cache sa petitesse

Enflé de ses succès , foible dans ses revers

Il ne peut ni souffrir , ni secouer ses fers.

Que peuvent nos efforts , esclaves que nous sommes !

Oui, c'est la liberté qui forment les grands Hommes (*).

Je reviens à la Question que j'examine ,
*Qu'elle est l'étude la plus utile ou celle des Livres
ou celle des Hommes ?*

Si l'Homme étoit tel qu'il doit être , on ne pourroit trop l'étudier , pour lui ressembler ; malheureusement il s'en faut bien qu'il ait perseveré dans son innocence. A peine découvre-t-on quelques traits de sa première origine (**); ses besoins ont des limites , mais ses desirs n'en ont point. Il se croit permis tout ce qui lui est agréable. Jeune il est léger, volage & voluptueux. Les passions le sédui-

(*) *L'époque la plus brillante de la Suisse , n'est pas celle où elle étoit encore féroce & dans l'esclavage ; ce fut lorsqu'ayant acquis la liberté par son courage , & gouvernée par de sages Loix , elle jouit en paix des fruits de sa valeur , & qu'elle vit son alliance recherchée par les Nations les plus puissantes.*

(**) Les Hommes persévérèrent peu dans l'état d'innocence ; cet âge dor , s'il a jamais existé , a disparu comme un éclair. L'homme a bientôt fait la guerre à l'homme , & la Terre a été bientôt abreuvée du sang de ses enfans. Tout divisoit les Hommes , leur jalousie , leur ambition , & leurs intérêts. Les nœuds qui les unissoient , c'est à dire les diverses passions , devenoient elles mêmes une source de divisions.

sent & règlent ses plaisirs. Dans la maturité de l'âge, il est dévoré par l'ambition ou par l'avarice, il ne va presque jamais au but que par la route de l'iniquité & préfère le vice qui lui est utile, à la vertu qui le condamne. Dans un âge plus avancé, abatu par le poids des années & par ses infirmités, il porte dans un Corps énérvé un esprit foible, qui craint moins la perte de la vie que celle de ses plaisirs.

O Home ! s'écrie un célèbre Prédicateur, ô Home ! quel sujet avés vous de vous élever ? Si vous considérez ce que vous êtes, vous trouverez que vous sortés du néant, & que vous tendés toujours au néant, d'où vous avés été tiré. Toute vôtre puissance n'est qu'un néant par sa foiblesse : Toute l'estime du monde n'est qu'un néant par sa fragilité : Toutes les richesses de la terre ne sont qu'un néant par les accidens qui nous les peuvent ravir : Toute nôtre science n'est qu'un néant par sa bassesse & son incertitude. Néant de naissance, de puissance, d'estime, de richesses & de science.

En éfet les Livres, ces vastes Recueils de nos découvertes, de nos observations, & de nos conoissances, ou plutôt ces monumens de nos doutes, de nos préjugés & de nos erreurs, que renferment ils ? Ouvrons les, interrogeons les, & voions ce qu'ils peuvent

nous apprendre. Si on ne consulte que les Livres on fera come une Personne, qui sans avoir été en Amérique voudroit d'écrire le Pais, les mœurs & les usages des habitans.

La plûpart des Sciences se bornent à satisfaire une vaine curiosité, ou a soulager nos besoins corporels, & laissent l'ame dans l'indigence & dans la misère. Nous ne sommes grands que d'une grandeur empruntée, & nous restons foibles & petits. Quel raport a, avec la véritable grandeur de l'Home, & la noblesse de sa destination, l'étude des mots & des Langues ? En sommes nous plus sages pour savoir exprimer la même idée de plusieurs manières ? L'étude de l'histoire nous rend-elle meilleurs ? Pour savoir ce que les autres ont su, en ignorons nous moins ce que nous devons savoir ? Que nous importe d'être instruit des chimères de ceux qui nous ont précédés ? Serons nous plus en état de plier l'air à nôtre usage, & d'en corriger l'intempérance, quand nous conoitrons son poids & son ressort (*) ? On a découvert de nos jours,

(*) Dans la considération de la nature on s'arrête aux Créatures sans remonter jusqu'au Créateur ; est-il surprenant que l'incrédule se confirme dans son incrédulité, puisqu'il abuse des moyens même dont Dieu se sert pour la détruire. Sans Dieu le monde entier n'est qu'un labyrinthe & un chaos affreux. On voit des effets dont on ne découvre point la cause.

ou du moins, on l'a prétendu, & l'on s'en est félicité, l'*Electricité* & les *Polypes* ; mais ces observations à quoi nous ont elles conduit ? A confirmer & à augmenter nos doutes sur les mystères de la nature, sur la nature du feu & sur l'attraction de divers Corps. Le Polype répare ses membres à mesure qu'on les coupe, il les multiplie en quelque sorte, il se reproduit lui même & chaque partie devient un animal entier & complet. Phénomène incompréhensible mais incontestable, que l'incrédule a saisi pour prouver, selon lui, que l'ame des animaux est matérielle, que celle de l'homme lui ressemble, & n'en difère que par un degré plus ou moins grand. Conséquence fautive, absurde, & qui n'est fondée que par un rapport apparent.

Il est vrai que trop d'attention fatigue notre ame, que nos sens peuvent la tromper, que l'erreur peut l'obscurcir & l'égarer, que trop de confiance en nos forces produit quelquefois notre foiblesse ; mais l'ame se fortifie & se perfectionne aussi par l'exercice, au lieu que les progrès des animaux ont des bornes prescrites par leurs besoins, & qu'ils ne vont jamais au delà. Si nos sens nous trompent souvent, la Raison redresse leur témoignage, les observations & l'expérience nous servent de guide, lorsque nous nous égarons, & nous ramènent dans le sentier de la vérité. Ainsi,

ne perdons point courage. En étudiant les Homes nous apprendrons à les conoitre, & en sondant nôtre propre cœur, nous apprendrons à nous conoitre nous même, & à fortir de ce Labirinthe. En joignant à cette étude celle des Livres, ils nous enseigneront à nous défier de nos préjugés & de nos erreurs. L'évidence ne se dérobe pas toujours à nos recherches, & la lumière succède aux ténèbres.

L'étude des Livres, dit MONTAGNE, est un mouvement languissant & foible, qui n'échauffe point, au lieu que la conférence a quelque chose de vif & d'animé, qui instruit, & qui exerce en même tems.

J'aime & j'honore le savoir, ajoute-t-il, dans son véritable usage; mais je le hais, si je l'ose dire, un peu plus que la bêtise, en ceux qui ne savent rien que par les Livres, & qui doivent tout leur esprit à leur mémoire; en quelque main c'est un spectacle, en quelque autre c'est une marotte. Il avoit, dit FONTENELLE, en parlant d'un Académicien, cette simplicité de mœurs que donne l'étude des Livres, & cette politesse que donne le comerce des Homes.

Je le répète, pour ne point s'égarer, il faut joindre l'étude des Homes à celle des Livres. Par exemple, je conois des Persones sans expérience, qui condamnent le Luxe, sans aucune distinction de Persones ni de

Païs. Ils ne le conoissent point, mais il leur suffit pour le proscrire, qu'ils aient lû dans certains Livres qu'il est dangereux. Ils s'érigent en Législateurs, & voudroient bannir tous les artisans, & étoufer dans leur naissance l'industrie & les talens. S'ils en étoient crû, on ne verroit plus que des Jardiniers, des Bergers & des Laboureurs. C'est mal raisonner; pourquoi diminuer le nombre des artisans, & augmenter celui des laboureurs, dans un Païs où l'on recueille plus de blé, que l'on n'en consomme? Que feroient les Personnes riches de leurs trésors, s'ils n'en emploioient pas une partie à soutenir & à perfectionner les Arts & les Manufactures. Si l'on proscrivoit l'horlogerie, que deviendrait une infinité d'ouvriers? Ne faut-il pas que l'or & l'argent circulent dans le Commerce, pour le bien & le soulagement des Pauvres. Veut on forcer les Personnes opulentes à devenir avares, & à entasser follement richesses sur richesses? Toute personne qui proportionne sa dépense à son revenu, à son état & à sa condition, est dans l'ordre, & en faisant ce qu'elle peut, elle fait ce qu'elle doit.

L'ignorance des Homes & du monde est une source de mauvais raisonnemens: J'en citerai encore un exemple. Quelques gens de Lettres ne condamnent pas moins sévèrement la Comédie que le Luxe; cependant la bone

Comédie, n'est qu'un tableau de la vie humaine. On peint les ridicules & les vices pour les corriger. Il est même naturel de penser, que les leçons de morale que les acteurs débitent souvent, & les exemples de vertu qu'ils mettent sur le Théâtre, font quelque impression sur eux, ainsi que sur les spectateurs. Quel modèle de sagesse & d'équité ne trouve-t-on pas dans BURRHUS ! que d'humanité & de grandeur d'ame dans ALVARE'S ? Lisés la Tragédie de MANLIUS vous y verrez une Femme Romaine, qui se livre elle même en otage, pour empêcher son mari de conspirer contre sa Patrie ; dans la Tragédie d'ABSALON, son Epouse n'est pas moins généreuse ; malgré sa tendresse pour lui, elle demeure fidèle à DAVID, & préfère la vertu à l'éclat d'une Couronne.

Je viens de lire une Réponse de M. ROUSSEAU, à M. DALEMBERT, sur ce que dit cet illustre Académicien, de la Comédie, dans l'article de *Genève*, qu'il a inséré dans le Dictionnaire Encyclopédique. Je suis persuadé que M. D***. conviendra lui même que M. R*** a raison sur plusieurs choses, en particulier lorsqu'il dit que la Ville de *Genève* n'est pas assez riche pour entretenir une troupe de Comédiens, & que cet établissement ne seroit conforme ni à l'usage, ni peut-être à la constitution. Mais je doute que M. D***.

convienne que la *bone Comédie* corrompe les mœurs ; car il faut prendre garde que dans cette petite dispute , on condamne également les *Farces*, les *danses lascives*, les *jeux de mots*, & les *équivoques qui blessent la pudeur*. M. R**. cite quelques Comédies où les bien-séances ne sont pas observées , & il conclut de là que toutes les Comédies sont dangereuses ; mais cette conclusion est trop générale ; c'est tirer d'un principe particulier une conséquence universelle. Il me seroit facile de faire un argument tout contraire à celui de M. R**. Je n'aurois qu'à dire *ATHALIE*, *POLIEUCTE*, *CENIE*, *MELANIDE*, loin de porter au vice, nous portent à la vertu , donc toutes les Tragédies , & toutes les Comédies sont bones & salutaires ; ce raisonnement tout défectueux qu'il soit , est pourtant aussi juste que celui que fait M. R**. lors qu'il dit , le *Légataire* de REGNARD , & *L'avare* de MOLIERE , ont de grands défauts , donc toutes les Comédies sont mauvaises. Il ne faut pas avoir deux poids & deux balances , & vouloir forcer la vérité à pancher de nôtre côté. M. R**. est certainement un Juge éclairé , & il doit conoitre les inconvéniens de l'Opera & de la Comédie , puis qu'il en a fait lui même.

M. ROUSSEAU n'est guères moins ennemi des Sciences & des Belles-Lettres, qu'il l'est de

la Comédie. Je suis persuadé que s'il traitoit cette Question, il doneroit bien la préférence à l'étude des Homes, sur celle des Livres. Cependant ceux-ci peuvent servir à les faire mieux conoitre. Combien d'excellens Auteurs, qui ont pénétré avec succès dans les replis du cœur humain, & qui nous fournissent un fil salutaire pour voïager dans ce Labyrinthe tortueux, & pour en sortir!

On pourroit se passer, à la rigueur, des beaux Arts, dit un Auteur célèbre, mais est-ce vivre que de se réduire presque à la condition des Sauvages! Les besoins de l'ame ne sont-ils pas aussi réels que ceux du corps? Les Nations policées se sont toujours fait une gloire de cultiver les Beaux-Arts. On les reconoit principalement à cette fleur d'esprit, à cette urbanité exquise, à ce sel atique, qui règnent dans les écrits de leurs Auteurs. La source où ils les puisent ne sauroit tarir, puis que c'est la nature qui la fournit.

Tels furent autrefois, continue le même Ecrivain, les Grecs & les Romains, qui de la rudesse de leurs Ancêtres passèrent insensiblement aux agrémens d'une vie, que les Beaux-Arts embélissoient. C'est à ces heureux génies, qu'on doit le développement du goût, & le talent d'orner tout ce qu'ils touchent. Mais on ne leur rendroit pas justice, si l'on croïoit que leur fonction se réduit à amuser

l'esprit, & à le délasser de ses travaux sérieux. Ils se proposent un but plus grand & plus noble, celui d'instruire & de corriger.

Sans les Homes de génie, qui ont eû le courage de travailler pour le bien public, les Homes seroient restés dans l'ignorance, & dans leur ancienne barbarie; les ténèbres couvriroient encore la Terre. On leur doit en quelque sorte, sa culture, ses fleurs & ses fruits. On leur doit l'heureux jour qui nous éclaire, & les comodités dont nous jouissons. Les ennemis des Sciences leur doivent même les armes dont ils les combattent.

Que l'on compare l'état de Société à celui de pure nature, tel même que l'a peint M. ROUSSEAU, avec cette énergie de pinceau, & les belles couleurs dont il l'embellit: On verra d'un côté, la fertilité, l'abondance, le nécessaire, & les comodités de la vie naitre du sein des Arts & des Sciences; les mœurs se polissent, le goût s'éclaire & se perfectione, la raison reprend son empire, ou si les passions luttent contre elle, la Raison les bride & les réprime. D'un autre côté, on verra la nature triste & stérile; si elle produit quelques fruits sauvages, ils avorteront bientôt faute de culture. Les Homes aussi pauvres, aussi barbares que le climat qu'ils habitent, & que la Terre sur laquelle ils rampent, seront exposés sans cesse à des besoins auxquels ils

ne pourront pourvoir, & à des dangers qu'ils ne pourront prévenir. Ils n'auront d'intelligence qu'autant qu'il en faut pour n'être pas confondus avec les bêtes, gouvernées par le seul instinct.

Après cela, que M. ROUSSEAU vienne nous dire, ainsi qu'il l'a publié; *il y a longtemps*, dit-il, *que la Société ne seroit plus, si sa conservation ne dépendoit que des raisonnemens de ceux qui la composent. L'homme qui réfléchit & qui raisonne est un animal dépravé. C'est la Philosophie qui isole l'Homme (*)*, c'est par elle qu'il dit en secret, à la vue d'un Homme souffrant, *péris si tu veux je suis en sûreté.*

Quoi! la Philosophie qui nous fait connoître nos devoirs mutuels, qui ouvre nos cœurs aux tendres sentimens de la compassion, nous inspireroit cette dureté! Dieu auroit fait à l'homme un présent bien funeste, si la Raison qu'il lui a donée n'eût servi qu'à le rendre un animal cruel & dépravé. J'en atteste ici M. ROUSSEAU lui même; croit-il sérieusement que ce soit la Raison & la Philosophie qui

(*) CHRISTINE Reine de Suède pensoit bien différemment de M. ROUSSEAU. Voici ce qu'elle écrivoit en 1660. au Duc JEAN ADOLPHE, Oncle du jeune Roi CHARLES XI. Obligés moi de bien instruire vôtre Pupile, & d'en faire un Roi Philosophe, car il n'y a que ceux là qui rendent leurs Peuples véritablement heureux.

qui rendent l'homme malheureux , inhumain & qui renverse les fondemens des Sociétés ! Ne nous livrons point à l'enthousiasme & à l'hyperbole ; n'imputons point nos maux à la Raison, qui en fournit les remèdes, & ne médifons point du don le plus précieux que l'homme ait reçu du Ciel.

Plus les Arts font de progrès , plus les Hommes deviennent sociables , & par cela même plus humains , dit un bon Auteur , ainsi , ajoute-t-il , l'industrie, la science & l'humanité sont liées ensemble par un nœud indissoluble. Elles sont l'ornement des Siècles les plus polis , & les plus livrés au Luxe ; il y a plus , en rendant les Etats plus forts , par l'emploi de toutes les facultés tant spirituelles que corporelles, elles portent dans le Gouvernement, je ne sai quel esprit de douceur & de modération. La Raison , en se perfectionnant par l'étude des Arts & des Sciences , corrige ce qu'il y a de trop aigre dans les caractères , & les rend plus flexibles ; il résulte de-là, que les factions sont moins invétérées, moins atroces , les révolutions moins tragiques ; l'autorité des Souverains & des Magistrats moins sévère, les séditions moins fréquentes, & les mœurs plus douces. Les Guerres étrangères même sont moins cruelles , & sur ce même champ de Bataille , où l'honneur & l'intérêt rendent les Hommes aussi peu suscep-

tibles de compassion que de crainte ; on voit les vainqueurs dépouiller la férocité & se livrer à tous les sentimens d'humanité.

Mais en perdant leur humeur sauvage & féroce , les Homes ne perdent-ils point leur qualité guerrière ? Non sans doute ; les Arts n'énervent ni l'Esprit , ni le Corps ; au contraire, l'industrie qui en est une suite nécessaire, donne de nouvelles forces à l'un & à l'autre. L'étude élève & anoblit le génie ; le sentiment d'honneur produit par une bonne éducation & par le savoir , se soutient mieux, qu'un instinct brutal & aveugle , que le vulgaire nomme courage.

Une valeur éclairée n'est-elle pas préférable à une valeur féroce. Nous ne sommes plus heureusement dans ces tems où le génie des Nations étoit uniquement occupé de Conquêtes , & où la force décidait de la justice : Droit barbare s'il en fut jamais , & qui mérite d'être pros crit dans tous les lieux où règne le Christianisme.

Jamais les Athéniens & les Romains n'ont été plus généreux & plus magnanimes , que lors qu'ils cultivoient en même tems les Sciences & les Armes. Ce ne sont point les Arts , ce n'est pas même le Luxe , qui ont amoli leur courage , & causé leur décadence ; c'est une mauvaise administration , le partage de l'autorité , l'ambition des Grands , & l'indifférence du Peuple.

Ne voit-on pas aujourd'hui un grand Prince , non moins admirable par son goût pour les Sciences & pour les beaux Arts, que par sa fermeté, son génie & sa valeur ? Ses victoires & ses conquêtes sont un monument & un trophée élevés à leur gloire.

Ne dissimulons point les reproches qu'on fait à l'étude des Livres , & montrons combien ces reproches sont injustes.

On dit que cette étude amolit le courage , & corrompt les mœurs ; si cela étoit, il faudroit bruler sans aucune exception tous les Livres.

A l'égard de la Poésie , point d'indulgence ; on pousseroit la sévérité à son égard , plus loin même que PLATON , qui bannissoit HOMERE de sa République, quoi qu'il l'eût lû plusieurs fois , & qu'il en eût prit l'esprit , & tiré de bones choses. On auroit beau dire en faveur des vers , qu'ils peuvent exprimer de grandes vérités , & que come le dit M. de FONTENELLE , la Poésie & la Philosophie étoient la même chose ; que toutes les Maximes de la Sageffe étoient renfermées dans la Poésie ; en vain ajouteroit-on , que nos Orateurs célèbres, nos BOSSUET, nos FLECHIERs, nos FENELONS, ne sont jamais plus grands , que lors qu'ils sont Poètes , ce seroient des paroles en l'air , & la Sentence de mort ne seroit point rétractée.

Quant au courage , il ne consiste pas uniquement à combattre ses ennemis , & à montrer sa valeur dans une bataille ; vaincre ses passions , triompher de celles des autres , braver le mépris , la pauvreté , & les vains préjugés qui enchainent les Humains ; voilà le vrai courage : L'étude de la Morale ne l'inspire pas moins que la Vertu ; vous ne verrez guères des gens de Lettres être les perturbateurs du repos public. MARIUS, qui a signalé sa barbarie par d'horribles proscriptions, étoit un homme grossier & ignorant. Les Turcs étoient plongés dans la plus aveugle ignorance , lorsqu'ils ont brûlé tant de Bibliothèques , ravagé & désolé tant de Villes & de Provinces.

Après avoir cité l'exemple du grand Prince qui règne aujourd'hui avec tant de gloire , il est presque inutile de rappeler la mémoire des fameux Capitaines soit Anciens , soit Modernes , qui ont joint l'étude des Livres à celle des Hommes. On fait que XENOPHON , l'un des Disciples de SOCRATE (*), ALCIBIADE même , se distinguèrent par leur courage au-

(*) SOCRATE vouloit que l'étude conduisit à la vérité & à la vertu , que ses Discours rendoient aimables. Il blamoit ces Esprits durs & grossiers , qui manquant de sentiment, de grandeur d'ame , aigrif-

sent

tant que par leur esprit, & leurs connoissances. PERICLE's n'étoit pas moins Savant que bon Politique : Il gouverna Athènes avec sagesse, & porta sa prospérité & sa gloire à son plus haut période.

SCIPION, l'ami de TERENCE, se plaçoit à cultiver avec lui les Belles-Lettres, & ne dédaignoit pas de lui donner des avis judicieux sur ses Comédies. JULES CESAR joignoit l'éloquence à la plus haute valeur, & ne crût pas au dessous de lui de composer quelques Tragédies, qui, si on les eût conservées, ne lui feroient peut-être pas moins d'honneur que ses Commentaires. LUCULLUS, le Vainqueur de MITHRIDATE, avoit puisé dans l'étude de l'histoire les règles de l'Art Militaire, dont il fit usage avec succès.

Pour passer des Anciens aux Modernes ; le célèbre SPINOSA fit dans le silence du Cabinet l'apprentissage de l'Art Militaire & prit pour ses Maîtres les grands Capitaines de

D d 3

sent l'esprit, au lieu de l'instruire ; mais il ne vouloit pas aussi qu'on se bornât à plaire.

N'écrire que pour amuser

Autant vaudroit ne pas écrire :

Du tems, de ses talens ce seroit abuser

Et c'est parler pour ne rien dire.

l'Antiquité. Ils furent aussi les modèles que se proposa le grand CONDE', & CHARLES XII. Roi de Suède ; plus sage si, au lieu de suivre les traces d'ACHILLE & d'ALEXANDRE, il eût suivi celles des TITUS, des TRAJANS, & des ANTONINS.

Il n'est guères moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter
Que de savoir ce qu'il faut faire.

Come il y a de mauvais Livres, ainsi que de méchans Homes, il ne faut étudier les uns & les autres qu'avec de sages précautions, dans le dessein de conoitre leurs défauts pour les éviter. Il faut suivre & aimer les bons exemples, fuir & détester les mauvais. ST. LOUIS, dit JOINVILLE, faisoit venir ses Enfants devant lui, & leur disoit qu'il falloit examiner les mœurs & la conduite des bons, pour les imiter ; il leur monroit ensuite les faits des mauvais Homes, qui par luxure, rapine, orgueil, avarice, ambition, avoient perdu leurs Terres & Seigneuries, & les exhortoit d'en avoir souvenance, afin de ne faire come eux. Come il ne faut pas tout lire, il ne faut pas aussi tout retenir, ni tout imiter.

J'ai taché de montrer dans cet Essai, de quelle manière & dans quel but, on doit étudier les Homes & les Livres ; les précautions

qu'on doit prendre , pour faire cette étude avec succès; les avantages & les fruits qu'on en retire , quand elle est faite avec attention & discernement. Malgré cela , il ne faut pas se flater de conoitre parfaitement les Homes : Leur légéreté , leur hypocrisie , leur inconstance ne nous permettent pas de les étudier à fond. Ils nous échapent quand nous croions les saisir. Et coment les conoitrons nous parfaitement , nous ne nous conoissions pas bien nous mêmes ! La conoissance des Livres n'est guères moins difficile; il est impossible de lire tous ceux qui ont été écrits , même sur un seul Art , ou sur une seule Science. Les Ouvrages qu'on peut lire sont quelquefois difficiles à comprendre , soit par la difficulté de la matière , soit par la profondeur des recherches , soit par l'obscurité , & la diffusion du stile. Tel Livre bon pour le fond , pêche par la forme. L'expression , l'ordre , les pensées , méritent nôtre attention.





D E F E N S E

*De l'Apologie faite par un Protestant en faveur
des Jésuites.*

MONSIEUR,

IL ne faut que lire dans le Journal Helvétique de Février, vôtre réponse faite à un Protestant, Apologiste des Jésuites, pour conclure sans crainte de se tromper, que c'est un desir déréglé de combattre la vérité, qui a fait mouvoir vôtre plume.

Non, MONSIEUR, ce n'étoit, come vous le dites en plaisantant, & en voulant faire briller mal à propos une érudition d'Ecolier, ni pour s'égaier dans une ironie, ni pour faire avec ERASME l'éloge de la folie, qu'un Protestant s'est chargé de faire l'Apologie des Jésuites; il y a été poussé, come on le voit par la manière dont il s'en est acquité, par le seul motif de la justice & de l'équité; motif, qui doit porter tout honête home à s'intéresser pour l'innocence opprimée. Mon intention n'est pas ici de m'étendre sur la défense des Jésuites, encore moins d'en faire le panégyrique; mon but est seulement de désabuser quelques per-

sones , qui , par une aversion naturelle contre ces bons Pères , pourroient approuver vôtre réponse , dont le principe n'est autre chose qu'une haine innée & un amas de faux préjugés. Mais laissons , MONSIEUR , la haine , & les préjugés d'enfance à part , & raisonnons selon les règles d'une Logique juste & impartiale. Or selon les principes de la manière de bien penser , je soutiens avec l'Apologie des Jésuites , que *ces bons Pères méritent , qu'un Protestant même prenne leur défense , & que les raisons de leur Apologiste sont tellement convaincantes , qu'on ne les trouve aucunement énervées par vôtre réponse foible & sans solidité.* Car encore une fois les Jésuites ne sont ni les Auteurs des dogmes de l'Eglise Romaine , ni les Persécuteurs des Réformés : Vous en convenez : Pour quelle raison donc un Protestant ne pourra-t-il pas se charger de faire leur Apologie ?

Parce qu'ils sont ennemis , dites vous , de la Religion Chrétienne , c'est à dire , parce que leur croiance est différente de celle des Protestans.

Voilà le principe de la haine , que selon vous , MONSIEUR , doivent leur porter , & de la guerre continuelle , que doivent leur faire tous les Réformés. Mais ce principe est-il juste , est-il fondé ? La diversité de Religion doit-elle être l'origine d'une dissension

& d'une haine irréconciliable ? Les Catholiques doivent-ils nous hair , nous persécuter, parceque nous ne pensons pas come eux en matière de foi & de croiance (*) ? Tous les Protestans désavoüent une Doctrine si mal suivie, contraire à la raison & à l'Evangile ; avec quelle aparence de vérité osez vous donc avancer , *que les Jésuites sont ennemis de la Religion Chrétienne* ? Ne sont-ils donc pas Chrétiens ? Ou sont-ils peut-être les Auteurs de quelques Dogmes contraires à ceux, que JESUS-CHRIST nous a enseignés ? Tous les Catholiques le désavoüent ; il n'appartient donc pas à un particulier , ni Lutherien , ni Calviniste , ni à qui que ce soit, d'en décider. Les Jésuites se disent membres de la Société , ou Compagnie, qu'INIGO, come vous l'avoüez, home zélé pour la propagation de la foi & de la piété, a fondée ; ils parcourent encore aujourd'hui les Provinces du monde les plus reculées , pour y prêcher JESUS-CHRIST crucifié ; ils se font une joie, selon le comandement de nôtre divin Maître, de souffrir les tourmens les plus atroces pour soutenir la vérité de la Religion Chrétienne :

(*) *Note des Edit.* Quoique l'Auteur se présente ici come un Protestant , nous avons lieu de croire qu'il est Romain , & cette idée est un motif de plus pour nous engager à inserer sa Pièce , afin de marquer d'autant mieux nôtre impartialité.

Est-il donc possible qu'ils en soient les ennemis jurés ? Brûlons nous, MONSIEUR, d'un zèle semblable pour la défense de cette Religion ? Que faisons nous, que souffrons nous pour la rendre respectable aux Païens & aux Barbares ? Hélas ! avouons le, car à quoi bon vouloir cacher, ce que tout le monde fait, nous nous flatons d'être des Chrétiens-zélés, lorsque nôtre zèle est languissant, & prêt à expirer ; nous condamnons, come ennemis de la Religion Chrétienne, ceux, qui par leurs exemples nous incitent à en soutenir les intérêts, afin qu'elle ne dégénère pas en Atheïsme. L'avis & le projet d'un Gentil-home à ses confrères, rapporté dans le Journal Helvétique du mois de Janvier, révèle à tout le monde l'état déplorable du Ministère & de nôtre Religion réformée. Mais allons plus loin.

L'on trouve, dites vous, dans le Journal de Trévoux une impartialité étrange ; ces Mémoires sont souillés de calomnies atroces contre les Protestans, tellement, que si quelque Auteur Réformé produit quelque excellent Ouvrage, il est tourné en ridicule, traité d'ineptie, &c bienheureux, s'ils n'ajoutent rien de leur fonds pour le rendre méprisable.

Donc les Jésuites sont ennemis de la Religion Chrétienne. Quelle conclusion ? La manière de bien penser peut-elle fournir une

conséquence plus mal suivie, & plus mal placée ? Je n'entreprends pas ici de faire l'Apologie du Journal de Trévoux ; ses Savans Auteurs sauront détruire, par un trait de plume, des acufations si mal fondées : Je demande seulement, MONSIEUR, quelles sont *les calomnies, dont ces Mémoires selon vous sont souillés ?* Appelez vous calomnies une censure juste, portée sur les ouvrages, que la France, l'Italie, l'Allemagne, & nos Académies les plus célèbres envoient à ces hommes lettrés, pour être analysés ? Appelez vous calomnies des règles sûres & faciles, qu'ils ajoutent de leur fonds, pour encourager, & pour diriger les esprits à une conoissance parfaite des Sciences & des Belles-Lettres ? Ou pouvons nous prétendre avec raison, que nos ouvrages, qui ne sont, pour l'ordinaire, que très médiocres, soient comblés de loüanges outrées, tandis que les productions des Catholiques plus doctes & plus achevées, sont soumises à un examen impartial *de ces Génies supérieurs ?* Je sais, MONSIEUR, que ces expressions si glorieuses aux Jésuites vous déplaisent ; vôtre réponse en est une preuve convaincante ; cependant si vous êtes en état de bien penser, il faut que vous les leur accordiez, malgré la répugnance que vous en avez. Mais pour ne pas vous donner une occasion de nouvelles plaintes, voici come je

m'explique. J'appelle les Jésuites *des Génies supérieurs*, je veux dire, que ces Pères sont des Esprits, qui se sont toujours fait une gloire de cultiver les Sciences, qui par leurs excellens Ouvrages, ont aplani les plus grandes difficultés, & introduit la lumière, où il n'y auroit aujourd'hui que les ténèbres; Ouvrages, dont le soutien & le mérite ne sont ni des tours éblouissans, ni de jolies phrases, mais une Doctrine claire & solide; Ouvrages, dans lesquels nos Auteurs les plus renommés ont puisé, & puisent encore tous les jours leurs meilleures idées. Ne rougissons pas donc, MONSIEUR, de rendre justice à leur savoir & d'avouer naïvement, que c'est par leur moyen que les Belles-Lettres ont beaucoup gagné. Je serois en état, s'il étoit nécessaire, de rendre évident, ce que je viens d'avancer en faveur des Jésuites; en produisant un nombre presque infini d'Ouvrages littéraires, dont ces Pères ont enrichi les Bibliothèques, & en rapportant les éloges, dont ils sont comblés par la plus part de nos Savans. Vous même, MONSIEUR, vous en convenez dans votre réponse, quoique vous prétendiez en même tems, que ce sont les *Réformés, qui ont cultivé les premiers les Belles-Lettres.*

Je souhaiterois de ne pas pouvoir désavouer une chose, qui nous feroit sans doute

beaucoup d'honneur ; mais , hélas ! L'époque de la Réforme , & du comencement de l'Ordre Jésuitique est trop connue , pour nous approprier une gloire , que le monde ne voudra jamais nous acorder. Quels sont les Ecrivains Réformés , qui ont cultivé les Sciences avant l'établissement de la Société. Le silence , que nous sommes obligés de garder sur un point si important , est bien fâcheux pour nous. Je n'en dis pas d'avantage : *Intelligenti pauca.*

Mais leur *Doctrine est meurtrière , & attentatoire à la vie des Souverains.* Qu'il est humiliant à d'honnêtes gens d'avoir à se justifier de pareilles horreurs. Je me suis trouvé dans le cas de pouvoir me procurer une conoissance certaine de leur Doctrine & de leur Institut , si grièvement accusé aujourd'hui en France , mais j'ai l'honneur de vous assurer , qu'il n'y a qu'un seul & unique endroit dans l'Institut de ces Pères , où il soit parlé de la Doctrine odieuse du Tyrannicide. C'est dans un Recueil de Préceptes , où le Général déclare ses intentions , & intime ses ordres à toute la Compagnie , défendant , en vertu de la sainte obéissance , & sous peine d'excommunication & de suspension , à tout Jésuite , d'avancer en public , ou en particulier , en enseignant , ou étant consulté , bien moins en composant des Livres , qu'il est permis à qui

que ce soit, d'atenter à la vie des Rois ; ou des Princes, même sous prétexte qu'ils sont des Tirans. Trouve-t-on dans des ordres si précis *une Doctrine meurtrière, & attentatoire à la vie des Rois ?*

Je dirai d'avantage : Les Jésuites ont donné surtout en France, où les plaintes & les acufations sur ce sujet ont toujours été plus vives, des Déclarations authentiques, qu'ils condannoient la Doctrine meurtrière du Tyrannicide ; Déclarations, qui sont rapportées dans le Réquisitoire de M. JOLY DE FLEURY du 9. Avril 1756.

Vous me direz, peut être, que ces Déclarations données de tems en tems par les Jésuites sont illusoires, & que les obligations, où ils se sont vû de les réitérer souvent, déposent contr'eux, & montrent le peu de fonds qu'on doit faire sur leur parole. Cette imputation injurieuse est hors de toute vraisemblance, & n'a aucun fondement, parceque les Jésuites défont hardiment leurs plus grands ennemis de citer un seul de leurs Auteurs, qu'on ait entendu en France ou de vive voix, ou par écrit, dans les Chaires, ou dans les Ecoles, dans les Leçons publiques, ou dans les Conversations particulières soutenir cette danpable opinion. Les Ouvrages Inigistes, qui ont été condamnés en France, sont des productions étrangères ; ces Ecri-

vains se font égarés, il est vrai, mais ce n'a été qu'en marchant sur les traces d'une infinité de Guides, que toutes les Nations s'accordoient à suivre, & à respecter. Je pourrois vous envoyer les noms & les textes d'une foule de ces Auteurs, qui ont soutenu la Doctrine du Tyrannicide, trois Siècles avant qu'il y eût des Jésuites au monde, & plus de cent ans, après que ceux-ci ont cessé d'écrire sur cette matière. Vous verriez dans ce Catalogue une nuée de Jurisconsultes, de tous les Païs, une légion de Docteurs des Universités de Paris, de Louvain, de Salamanque, de Boulogne, de Padoüe, d'Oxford; des Dominicains sans nombre, qui en comentant l'ANGE DE L'ECOLE se font apesantis sur ce point; des Bénédictins, Prémontrés, Trinitaires, Franciscains, Observantins, Recollets, Capucins, Grands Augustins, & Réformés (MONSIEUR, il faut avoir beaucoup voïagé pour conoitre tout ce monde) Grands Carmes, & Déchauffés Barnabites, Théatins, Oratoriens, Chartreux, & Camaldules. Cette opinion pernicieuse étoit dans ces Religieux, la suite de cet attachement, que les homes ont pour leurs Maitres; dans les Docteurs, le fruit de l'Ergotisme & de la Métaphisique; dans les Jurisconsultes, l'effet de la manie de tout prévoir & de tout aprofondir. Les Inigistes ne sont donc pas plus coupables, que

que tous ces Auteurs , puis qu'ils n'ont avancé ces Maximes , qu'après eux ; ils le font moins , puisqu'ils ne les ont avancées qu'à leur exemple & sur leur foi. Ils sont plus pardonables , puis qu'ils ont cessé de les soutenir cent ans plutôt qu'eux. Il semble que cette façon d'excuser & de justifier les Auteurs Inigistes devroit prévaloir sur l'histoire de la conspiration des poudres en Angleterre , & sur les Mémoires difamatoires de Portugal , qui sont une partie de la nuée des libelles & des écrits ténébreux , qui , semblables aux Sauterelles de l'Apocalypse , déchirent & infectent tout. *De fumo putei exierunt locustæ.*

En effet , tout le monde doit être persuadé , que les conspirations , que la haine , l'envie , le judaïsme leur imputent en Portugal , ne sont que chimériques , & inventées à plaisir , après que M. le Duc de BELLE-ISLE , qui , come l'on sait , n'étoit pas Jésuite , a rendu dans son Testament politique un témoignage public à leur innocence , témoignage très juste & très respectable , que la flatterie & la partialité n'ont point dicté. Or , MONSIEUR , s'ils sont innocens , un Protestant ne pourra-t-il pas se charger de leur Apologie , tandis que vous avez l'impolitesse de les mettre dans le rang des Domitiens ? Mais un parallèle atroce se détruit de lui même devant l'humanité.

Pour ce qui est de la Morale des Jésuites ,

à en croire vôtre réponse, on jugeroit, qu'elle est monstrueuse, & contraire aux premiers principes de la lumière naturelle & de la Religion; cependant si on l'examine avec impartialité, & sans préjugé, on la trouve tirée du fonds de l'Evangile, conforme aux sentimens les plus solides & les plus aprouvés dans l'Eglise. C'est là le jugement, que les Evêques de France en ont donné, déclarant naïvement, que ce seroit condamner la Morale de l'Evangile, que de condamner celle des Jésuites, & qu'en fermant leurs Ecoles, on ouvriroit les portes à tous les abus. Un jugement de tant de Prélats, très illustres par leur savoir & par leur piété, ne doit-il pas être préféré à des Arrêts, qui ne semblent pas être sans reproche, puis qu'ils ont été évoqués au conseil du Roi. Le petit livre intitulé, *Parallèle de la Doctrine des Païens avec celle des Jésuites*, & *les Lettres Provinciales*, lesquelles, pour me servir de vos expressions de pharmacie, contiennent l'Essence & l'Elixir de la Morale des Inigistes, sont des Ouvrages calomnieux, abominés de nos Protestans, qui ne se laissent pas entrainer par le torrent des calomnies & du mensonge.

Le savant DANIEL a dévoilé aux yeux de tout le monde, avec trop de solidité, les fatires sanglantes, les traits flétrissans de ces Lettres injurieuses, pour qu'elles puissent

être de quelque autorité. J'ajoute, qu'un Antagoniste, avec le talent de mal citer, de manier, & de remanier des textes, de les altérer & de les tronquer, d'en retrancher les mots essentiels, & d'en supprimer une partie, a beau jeu. Par ce moïen les livres les plus intègres & les plus saints, jusqu'aux Livres sacrés, pourront être acusés, censurés, & condanés. Ne vous êtes vous pas servi de cette fraude, pour difamer dans vôtre réponse, la Morale des Jésuites, donant des échantillons de leur Doctrine par quelques propositions, que tous ces Pères désavoient? Il est vrai, que vous renvoïés à leurs Auteurs, mais vous ne les nommez pas; donc cette citation anonime ne pourroit être de quelque poids. Mais passons de l'Analise de leur Morale, à celle de leur conduite.

Si la conduite des Inigistes a éprouvé des contradictions, si elle n'a pas réuni tous les suffrages, est ce un crime volontaire, qu'on puisse leur reprocher, ou un malheur inévitable, dont on doive les plaindre? Exposés à tous les regards, par la nature de leur Institut, l'étendue de leurs fonctions, la multiplicité de leurs rapports, ils n'ont pû aquerir des droits sur la reconnoissance, sans se présenter aux soupçons de la critique. Mais que les soupçons & les préjugés soient fondés, ou non, on peut toujours leur opposer des tè-

moignages certains , que toute l'Europe Catholique , de concert avec plusieurs Protestans , a rendu plus d'une fois à la sage conduite des Jésuites. J'en peux dire d'avantage, que beaucoup de Réformés , parce que m'étant trouvé pendant quelque tems dans une Ville Catholique , & dans le voisinage de ces Pères , je me suis donné tous les soins imaginables pour déterrer leurs mœurs & leur conduite : Et c'est par une suite de cette laborieuse attention , que j'ai vû , que leur conduite étoit bien différente des idées , qu'une éducation ennemie de ces Pères m'avoit suggérées. C'est dans cette ville que j'ai vû , que les Instructions de la jeunesse, les Prédications, les Visites des malades & des prisonniers , la Régence de Théologie , de Morale , d'Ecriture Sainte & des Pères , de Philosophie , les Ouvrages d'érudition , & de littérature , les Sciences saintes , & les Sciences profanes font une grande partie des travaux , dont ils se chargent pour le bien du public , travaux , qui les rendent odieux à leurs ennemis , mais qui les élèvent en même tems au dessus des calomnies , dont on pense les acabler.

La conduite , qu'ils tiennent aujourd'hui , au milieu des imputations graves , multipliées , publiques , & difamantes , doit nous convaincre de leur innocence. Il leur seroit sans doute permis de se plaindre de la ma-

nière dont on les traite ; mais ils se taisent ; ils continuent à servir le public avec le même zèle ; ils persévèrent à remplir leurs différentes fonctions avec la même confiance ; ils gémissent & souffrent avec tranquillité , & s'empres sent même à rendre à leurs plus grands ennemis leurs soins & leurs services ; ou , s'ils répondent à ce que l'on dit , ou écrit contre leurs per sones , & leur Institut , ils le font avec toute la retenue , qui convient à leur état , & à une plume savante & polie , se contentant d'exposer simplement leurs moïens de défense , contre les griefs , qu'on leur objecte , & espérant , que le Public éclairé ne refusera pas de leur rendre justice. Voilà , MONSIEUR , ce qui a fait dire à leur Apologiste , *que les Protestans feroient très bien , de recevoir parmi eux les Jésuites , s'ils sont expulsés des Pais Catholiques , à condition , qu'ils les servent aussi bien , qu'ils ont servis les Catholiques.* Et en effet , pourroit-on faire un projet & nous doner un avis plus glorieux , plus utile , & plus avantageux , puisqu'il paroît certain , que si ces Esprits supérieurs étoient autorisés dans nos Etats , si nous leur confions l'éducation de nos enfans , si nous lisions leurs livres , si nous écoutions leurs Sermons , si nous cherchions chez eux les leçons & les exemples , la condition , que leur

Apologiste Protestant exige , *qu'ils nous servent aussi bien , que les Catholiques , seroit infailliblement accomplie.*

Oui , c'est alors , que nous expérimentations dans nos villes & dans nos Provinces , ce que le Clergé de France , ce corps lumineux , vient de déclarer , que le Roi n'avoit pas de *Serviteurs plus zélés , plus fidèles , & plus affectionnés.* Mais après une Déclaration si publique & si authentique , n'est il pas surprenant , que vous aiez , MONSIEUR , l'audace & la grossièreté d'avancer , qu'il est presque impossible , que parmi les Jésuites il y ait d'honnêtes gens , *sunt rari nantes in gurgite vasto* ; des injures si flétrissantes & des expressions si contraires à la politesse de notre Siècle , sont-elles pardonnables ? Votre plume auroit sans doute été plus modeste & plus équitable , si la passion ne l'avoit pas dirigée , & si vous eussiez réfléchi , que plusieurs de ces Pères sont issus de nobles & d'illustres familles ; qu'ils sont protégés par plusieurs Têtes couronnées , & qu'ils sont encore aujourd'hui autorisés presque dans tous les Etats Catholiques.

Je ne m'arrêterai pas à discuter ce que vous dites sur leur Politique , sur leurs Intrigues , sur leur Commerce & sur leurs

Richesses. Je fais, que ces Pères ne sont ni Ministres, ni Négocians. Il est vrai, que j'ai trouvé, qu'ils sont pour l'ordinaire assez bien logés, mais peut-être s'imaginer-t-on, en voyant leurs Maisons & leurs Eglises bien décorées, que les richesses numéraires, ou foncières, répondent à ces amas de pierres, & de meubles de sacristie; mais ces Maisons & ces Eglises sont l'ouvrage de la libéralité des Villes, des Evêques, & des Rois, & ce n'est qu'en vivant de privation, qu'ils les entretiennent encore aujourd'hui, & les décorent. Si cet extérieur de magnificence frappe les yeux des envieux, je m' imagine, qu'on leur pourroit souvent dire, ce que l'Esprit tentatoire disoit à JESUS-CHRIST : *Dic, ut lapides isti panes fiant.*

Avoüons donc, MONSIEUR, que l'Apologie faite par un Protestant en faveur des Jésuites, est un écrit solide, qui fait honneur à son Auteur, plaisir aux Catholiques, & qui ne déshonore ni les Protestans, ni les Calvinistes; tandis que votre Réponse à cette Apologie est une Satire flétrissante, qui noircit tous les Inigistes, blame les Protestans, & condamne tous les Catholiques. Jugés, lequel de ces ouvrages sera reçu avec plus d'agrément du public, & qui de vous deux fera le premier obligé de chanter la palinodie ? E c 4



FRAGMENS HISTORIQUES.

XIV.

F R A G M E N T.

s Scy-
es.
LE vaste Pais qu'habitèrent les Scythes , fut divisé en quatre parties, la Scythie Européene, l'Asiatique, & les deux Sarmaties.

:scrip-
on Géo-
aphi-
e.
 La Scythie en Europe s'étendit à l'Occident jusqu'au Pô & aux Alpes , à l'Orient jusqu'au Tanaïs. L'Asiatique distinguée en intérieure , & extérieure ou au delà du Mont Imaus, comprenoit en général la Russie d'Asie & la grande Tartarie. Au milieu étoient les Sarmaties, qui contenoient le terrain , qui forme de nos jours la Circassie & la Géorgie. Leurs Provinces étoient l'Albanie, la Colchide, & l'Iberie où sans doute s'établit TUBAL, Frère de GOMER, plutôt que dans la Celtibérie en Espagne. En examinant de près le langage, la Religion & les coutumes des Sarmates , il est aisé de se convaincre, qu'ils n'ont été qu'une branche des Scythes.

Leurs Mers , outre la Glaciale & la Baltique , étoient la Caspienne , le Pont Euxin , le Palus-Méotide , & l'Océan des In-

des. Le Taurus, le Caucaſe, & l'Imaus étoient leurs principales Montagnes. Il y a bien loin depuis les rives du Danube, au milieu de la Hongrie, & même depuis le Pô, juſqu'à la Chine; depuis la Mer des Indes juſqu'à la Glaciale : Telles furent cependant les bornes de la Nation Scythe. Il eſt vrai que les contrées du Nord ſervirent long tems de repaires aux ours, aux loups, aux bêtes féroces; mais les Méridionales furent très peuplées, ce que prouvent ſur tout les Colonies nombreuses qu'elles envoïèrent ſouvent en divers Pais.

Il ſeroit impoſſible de fixer le tems où les Scythes furent ſoumis à un Gouver-
nement régulier. Ils paroïſſent avoir formé pluſieurs Tribus. Voici les noms de celles qui ont fait une figure conſidérable dans leurs Guerres. Gouvernement.

Les Sarmates deſcendent des Scythes & Sarmates
des Amazones. On a beaucoup écrit pour & Ama-
& contre ces fameuſes Héroïnes. Je ne zones.
rejette pas entièrement tout ce qu'on dit d'elles; mais je n'ajouterai jamais une foi aveugle aux merveilles qu'on en raporte. Deux jeunes Scythes, obligés de céder à une faction ennemie, ſe retirèrent en Capadoce avec leurs Femmes & leurs Familles. Des jeunes gens, d'une valeur diſtinguée, ſuivirent leurs pas. Ils s'emparèrent

420 JOURNAL HELVETIQUE

du Pais de Thermoscirie sur le Thermodon. Ils firent delà de fréquentes incursions dans les contrées voisines. Tout plia long-tems sous leur bravoure. Les Habitans vinrent enfin à bout de les tuer par trahison. A cette triste nouvelle, leurs Femmes désespérées craignirent un honteux esclavage. Elles ne respiroient plus qu'une juste vengeance. Deux d'entr'elles se mettent à leur tête. Elles se préparent à faire une sanglante guerre aux meurtriers de leurs Epoux ; & pour que rien ne pût calmer leur fureur, elles renoncent des lors au Mariage, & détruisent même ce qui restoit d'hommes dans leur Pais. Le succès couronna leur généreux projet. L'ennemi vaincu fut obligé de demander la paix, dont une des conditions fut, que les deux Peuples auroient comerce ensemble, pendant un mois chaque Année, pour la conservation de l'espèce. Les Filles, qui naissoient de cette liaison, suivoient le même genre de vie que leurs Méres. On leur coupoit la mamelle droite, pour mieux bander l'Arc. C'est de-là que leur vint le nom d'Amazone. On renvoioit les garçons à leurs Péres. Peut-être même les tuoit on ! Ces Femmes belliqueuses firent dans la suite de brillans exploits. Elles eurent des Reines fameuses, dont nous aurons occasion de parler.

Les Grecs remportèrent un jour une victoire signalée sur une Colonie de ces Héroïnes près du Thermodon. Ils emmenèrent dans trois Vaisseaux, celles qui avoient échappé à la défaite. Les Amazones conspirent contre eux, & tuent les homes qui étoient à bord. Le vent les porte sur les bords du Palus. Méotide dans le Pais des Scythes. On leur y disputoit le terrain, parce qu'on les prenoit pour des jeunes gens. Le tems dissipa l'illusion. Chaque Scytes en épousa une; on traversa le Tanais de concert, & cette nouvelle Colonie se fixa dans la Sarmatie. De-là ce caractère guerrier qui distingua les Femmes Sarmates de toutes les autres Scythes. Le Sarmate devint bientôt un mélange du Scythe & du langage des Amazones.

Il y a sans doute quelque chose de fabuleux dans ce récit.

Les cruels Habitans de la Tauride immoloient à une vierge tous ceux que la tempête jetoit sur leurs Côtes, & en général tous les Grecs, qui avoient le malheur d'y aborder. Taurien

Chez les Agatyrsiens les Femmes Agatyrs étoient en comun. Ils vouloient prévenir leurs jalousies. Les Neuriens surpassèrent Neuriens tous les autres Scythes en connoissances magiques. Les Budiens étoient un grand

422 JOURNAL HELVETIQUE

Peuple, fameux par ses yeux bleux & par la couleur rougeatre de ses cheveux. Ils bâtirent une Ville qu'ils appellèrent Gelonus, dont les maisons & les murailles étoient de bois. On y érigea des Temples en l'honneur des Dieux de la Grèce. Ses Habitans valaient infiniment mieux que ceux de la Province. Les Nomades menaient une vie errante & vagabonde. Les Massagètes plus cruels, tuoient les malades dont ils désespéroient, faisoient bouillir leurs chairs, avec celles de quelques victimes de leurs Troupeaux, & s'en régaloient. On regardoit chés eux cette mort bienheureuse. Ils n'adoroient que le Soleil. Enfin le plus barbare de tous ces Peuples, étoient les Antropophages, qui n'observoient aucune Loi d'humanité, ni de justice. La chair humaine leur servoit de nourriture.

Dans la Scythie en Europe on trouvoit les Oenes, qui ne mangeoient que des œufs d'oiseaux de Mer, avec des gâteaux d'Avoine; les Hippopodes, qui marchaient piés nuds, & dont le dessous des piés devenoit aussi dur que celui des chevaux. A cette liste, déjà trop longue, je pourrais ajouter des Nations monstrueuses, en adoptant les rêveries des Grecs. Ils nous parlent d'un Peuple Scythe à piés de bouc, semblable aux Satyres, des Panotes dont

clo-
ens.

oma-
es.
massage-
es.

ntropo-
hages.

les oreilles étoient si grandes, qu'ils pouvoient s'en couvrir tout le Corps &c.

Une seule d'entre ces Tribus, placée Scythes sur les rives du Tanais, porta le nom de Roiaux. *Tribu Roïale*. C'étoit aparemment la branche ainée. Elle avoit une espèce d'autorité sur les autres. A mesure que celles-ci étoient plus éloignées du centre, elles eurent leurs Seigneurs, leurs Loix & leurs coutumes. Le Monarque des Scythes Roiaux les apelloit à son secours, lorsqu'il avoit sur les bras quelque ennemi puissant. Elles méconurent peu à peu leur origine, & secouèrent enfin le joug de la Tribu-Roïale. On distingua dès-lors les Scythes en Roiaux & libres.

En faisant l'Eloge des Scythes Roiaux, Leurs les Grecs ont eu soin d'y mêler des traits mœurs odieux. Les Scythes avoient plus d'une fois envahi & ravagé leur Pais. Ils s'en sont vengés, en les peignant come des barbares. On ne doit point oublier ici, que le témoignage d'un ennemi est presque toujours suspect. D'autres Ecrivains, qui n'étoient pas Grecs, ont parlé bien différemment.

La Courone paroît avoir été héréditaire chés les Scythes. Leurs Rois cependant Rois ne furent pas despotiques. On les mettoit à mort, lorsqu'ils violoient les Loix. Plus

ils étoient fidèles à les observer , plus on les chériffoit. La pompeufe folennité de leurs funeraillles , prouve affés jufqu'à quel point on les refpectoit.

Dès qu'un Roi étoit mort , on remettoit aux Embaumeurs fon corps couvert de cire. Ils lui ouvroient le ventre , le nétoioient , le rempliffoient de bois de cyprès concaffé , d'encens , de perfil & d'anis , & le recoufoient. Après l'avoir placé fur un chariot , on le transportoit d'une Tribu dans une autre. Les Habitans des Provinces où le corps paffoit , fe coupoient une partie de l'oreille , fe faifoient des bleffures au front , au nez , au bras , & fe perçoient la main gauche d'une flèche. Dans ce lugubre état , ils acompagnoient le cercueil jufqu'à la Province voisine. Celle des *Garricus* , fitüée où le Boryftène comence à être navigable , étoit la dernière de toutes. On y dépofoit le Corps dans un grand caré , creufé en terre , fur un lit hériffé de lances. On couvroit le tout de bois , & l'on étendoit un dais par deffus. Dans les endroits vuides , ils plaçoient une des Concubines du Prince , un Cuiſinier , un Valet de Chambre , un Echanſon , un Meſſager , quelques Chevaux , tous étranglés , des coupes d'or & d'autres meubles. Enfin fur le monument , on entaffoit un monceau de terre , auffi élevé qu'on pouvoit.

Une Année après, cinquante jeunes Scythes, tous Officiers du Roi, & cinquante Chevaux étoient encore sacrifiés à ses Mânes. On les éventroit, & après les avoir remplis de paille, on plaçoit ces Officiers sur leurs Chevaux, soutenus par quatre pièces de bois, à une certaine distance l'un de l'autre, autour du Tombeau : Honeurs sanguinaires, dont HERODOTE nous a transmis le détail !

Cependant on élève jusqu'aux nues les vertus morales des Scythes. Ils portèrent au degré le plus éminent, la justice, la tempérance, le mépris du luxe & des richesses. Ce Peuple actif & belliqueux, doué d'une force prodigieuse, d'un courage héroïque, dont la victoire suivoit constamment les Drapeaux, enchaina tellement ses passions, qu'il sembloit ne vaincre, que pour augmenter sa réputation. Le vol étoit inconnu parmi eux. Ils laissoient sans crainte errer ça & là leurs troupeaux, qui faisoient tous leurs trésors. Ils avoient autant de mépris pour l'or & l'argent, qu'on a partout ailleurs d'avidité pour ces métaux, source des guerres qui désolent si souvent le genre humain. L'ignorance du vice leur procuroit des avantages, que d'autres ne savent pas tirer de la connoissance de la vertu.

Loix.

Un Peuple de ce caractère n'avoit pas besoin d'un grand nombre de Loix ; ils en avoient une qui condannoit à mort celui qui proposeroit de faire le moindre changement à leurs coutumes. Une autre interdisoit le Mariage à toute Fille, qui n'avoit pas tué un ennemi. Le célibat fut constamment le partage de celles qui n'avoient pas eû ce bonheur. En un mot toutes leurs Loix tendoient à prévenir le luxe, la fraude, l'avarice, & à inspirer des sentimens de bravoure & d'honneur.

Ce tableau, qui n'est point idéal, mais confirmé par divers anciens Poètes & Historiens, ne ressemble guères à celui qu'en a fait le Grec HERODOTE. Quels monstres que les Scythes selon lui. S'ils font des contractz & des alliances, ils ne les ratifient qu'en buvant leur propre sang, mêlé avec du vin. S'ils veulent inspirer à leurs Enfans des inclinations martiales, ils leur apprennent à avaler à longs traits le sang des Prisonniers de guerre. Dans leurs festins publics, il leur donne pour coupes les crânes de ceux qu'ils avoient tués, & le nombre de ces horribles trophées marque la quantité des coups qu'il leur est permis de boire. Il leur fait écorcher leurs ennemis, afin de s'habiller de leur peau, & d'en orner leurs Chevaux & leurs Carquois.

Barbares

Barbares jusques dans le culte des Dieux, Religio
ils érigèrent à MARS, qu'ils préféroient à
tous les autres, des Autels & des Statües.
Ils lui consacrèrent de magnifiques boca-
ges, où l'on conservoit des chênes d'une
grandeur monstrueuse, si respectés, que
quiconque en arrachoit la moindre bran-
che, ou en entamoit l'écorce, étoit puni
de mort. Ils arosoient ces arbres du sang
de leurs victimes. Les Autels dont j'ai
parlé, faits de petits bois liés en faisceaux,
devoient être immenses, puisqu'on y
aportoît tous les ans cent cinquante char-
ges de fagots, pour suppléer à ceux qui s'é-
toient pouris durant l'hiver. On dressoit
au faite de chacun, un vieux Cimeterre de
fer, emblème du Dieu de la Guerre. On
y sacrifioit un grand nombre de chevaux,
& la centième partie des Prisonniers de guer-
re. Afreuse cérémonie, qui consistoit à leur
couper la gorge, & à recevoir dans un va-
se leur sang, dont on lavoit l'Epée fim-
bolique du Dieu.

VESTA, JUPITER, APIA ou la Terre,
APOLLON, la VENUS CELESTE étoient aus-
si invoqués chés les Scythes. On leur
ofroit les prémices du bétail, des fruits, &
du butin fait sur l'ennemi. Des vierges d'u-
ne naissance distinguée en portèrent long-

tems sous bone escorte une grande partie à l'APOLLON de Delphes.

Peut-être pourroit-on concilier en quelque forte des traits si contradictoires, en avoiant que dans le caractère des vrais Scythes, il y eût quelque mélange de férocité; ou en apliquant à quelques unes de leurs Tribus, une partie des vices, que les Grecs ont atribüés à toute la Nation.

En vain chercheroit-on des Arts & des Sciences, chés un Peuple qui n'avoit point de demeure fixe, dont les Maisons étoient de grands chariots, tirés par des chevaux, dans lesquels ils transportoient sans cesse leurs Femmes, leurs Enfants, & tous leurs meubles; dont enfin la Guerre fut l'unique métier. En vain tenteroit-on de donner une Histoire suivie de leurs Rois, dont on trouve les noms & les exploits semés çà & là dans quelques Auteurs. Chés les autres Peuples les Curètes & les Druides célébroient en vers les actions éclatantes de leurs Héros: Jamais les Scythes n'eurent de pareils Historiens; jamais ils ne mirent par écrit leurs Généalogies.

DE LA SYRIE.

Les anciens Syriens ou Aramites ne le cèdent à aucun Peuple en fait d'antiquité. Ils prétendent qu'ADAM fut créé dans leur

Pais, & que le meurtre d'ABEL y arriva ; & l'on place les lieux de ces événemens près de Damas.

Amram fut certainement le nom primitif de la Syrie , qu'elle reçût du plus jeune des Fils de SEM. Il est probable que celui de Syrie est une abréviation d'Assyrie.

Ce Pais fut partagé en un grand nombre Sa def. de petits Roïaumes. La Comagène for- cription moit le bout du Nord. On y voïoit Samosate sur l'Euphrate ; Antioche au pié du Mont Taurus , & Germanicie, Villes alors florissantes , mais ruinées de nos jours. La Seleucide Maritime contenoit Aléxandrie, Seleucie , & sur l'Oronte la fameuse Antioche. Plus près de l'Euphrate étoient Apamée , la célèbre Hierapolis , & Palmyre , dans la Palmyrène.

La Syrie fournit abondamment à ses habitans , tout ce qui peut rendre la vie comode & agréable. L'Oronte , dont on ne peut ni boire les eaux , ni manger le poisson , est la principale de ses rivières.

A quatre lieües d'Alep on trouve une Raretés vallée de sel , & une autre près de Palmyre, naturel- les. qui produisent ce mineral dans une prodigieuse abondance. Il y a d'excellentes eaux minerales aux environs de Palmyre , & de hauts cèdres sur le Liban. Ces arbres , toujours couverts de neige , procurent mên-

430 JOURNAL HELVETIQUE

me en été un froid vif & piquant. Ils se terminent en cône, & leur fomet est d'un verd foncé. On a pour eux la plus parfaite vénération.

aretés
tificial.

Ce Pais offre aux regards curieux du voïageur des monumens admirables, dont il ne subsiste plus que les ruines. A Balben, autrefois, Heliopolis dans une plaine délicieuse, au pié de l'Antiliban, est un Temple Païen, octogone en dedans, orné de colones de marbre & de porphyre, toutes d'une pièce, qui sont autant de miracles de sculpture. Une charmante simétrie, un goût exquis, une construction hardie, en font un tout achevé. Ce ne sont de toutes parts que des festons, des oiseaux, des fleurs, des fruits, des Neptunes, des Tritons, des Dieux Marins, des poissons; des Statües sans nombre, des bustes, d'orgueilleux trophées, des voutes enrichies de bas-reliefs, des incrustations &c. A chaque pas on trouve quelque inimitable fragment d'Architecture; c'est partout le goût fin & délicat de la Grèce, réuni à la magnificence de Rome.

Les ruines de Palmyre ne sont pas moins surprenantes. Cette Ville, apellée Tadmor dans l'Ecriture, étoit située dans une vallée fertile, quoiqu'au milieu d'un désert. En s'en aprochant, on aperçoit

d'abord un Château d'une affés médiocre Architecture, mais imprenable. Il est situé vers le Nord, à une demi-lieue de la Ville. Dans une cour immense, on voit encore les débris d'un Temple, d'une magnificence au dessus de toute expression, jettés à dessein ça & là par les Turcs, qui se sont fait un barbare plaisir de priver le monde d'une de ses merveilles. Ces restes sont des piliers de marbre, de superbes corniches, des pierres de plus de trente piés, sur lesquelles le ciseau du sculpteur a représenté au naturel des vignes & des grappes de raisins; cinquante huit colonnes encore entières, des niches pour des Statües, une aigle avec ses ailes étendües, & des Cupidons. Ce Temple sert aujourd'hui de Mosquée.

En quittant cette cour, les yeux sont frappés d'un nombre étonant de piliers de marbre, qui sont dans une si déplorable confusion, qu'il est impossible de deviner à quoi ils ont servi. On rencontre plus loin le plus beau des obélisques; un grand portique; une salle de festin d'une délicatesse infinie; des Palais de porphyre, & partout des inscriptions en caractères palmyriens & grecs: Jamais l'Univers ne vit une si belle Ville. Elle fait autant d'honneur à l'Antiquité, que de honte à nôtre Temps. On

432 JOURNAL HELVETIQUE

s'y rapelle toûjours avec admiration & regret l'incomparable ZENOBIE , & le fameux LONGIN. La Patrie de tant d'autres illustres Personages , n'est plus habitée que par trente ou quarante misérables Familles , qui se sont fait de petites cabanes de boüe.

Il y eût d'abord en Syrie un grand nombre de Rois , ou Chefs de famille , forme de gouvernement qui subsista jusqu'à SAÛL. Nous n'avons aucun système de leurs Loix. L'ancien état de leur Religion nous est également inconnu. Lorsque THEGLAT-PHALASAR les aura soumis , nous verrons une nouvelle idolatrie s'y introduire , & nous parlerons alors de leurs Dieux.

Selon PLUTARQUE , les Syriens étoient un Peuple éfeminé , prompt à répandre des larmes , & c'est encore là le caractère distinctif des Syriens de nos jours. On a coutume de les joindre aux Phéniciens , en qualité d'inventeurs des Lettres. Leur langage est une des Langues Orientales ; il a trois Dialectes , la Syriaque propre , ou Araméene est la plus élégante ; la Palestine , & la Caldéene , plus rude & plus grossière , en usage dans les Montagnes d'Assirie. Les caractères Syriaques sont très anciens ; il y en a deux sortes ; l'Estrangelo beaucoup plus rude , & le simple ou comun , beaucoup plus facile. Le Syriaque est une langue aisée , élégante , mais très peu riche.

Placés au centre de l'ancien Monde, il Comer
 n'est pas étonnant que les Syriens se soient
 enrichis par le commerce. Ils avoient des
 Vaisseaux sur la Méditerranée. L'Euphrate,
 sur lequel la navigation est fort aisée, leur
 facilitoit l'entrée dans les autres Pais
 Orientaux, ainsi les Peuples éloignés &
 leurs voisins contribuèrent long-tems à
 leur élévation.

DES PHENICIENS.

La Phénicie, bornée par la Syrie au Nord La Phé
 & à l'Orient; par le Roïaume de JUDA au cie.
 midi, & par la Méditerranée à l'Occident,
 se divisoit en deux parties, les Terres & la
 Côte.

Sur la Côte étoient les fameuses Villes Ses Vil
 de Sidon, de Tyr, de Tripoly, de Byblus les.
 & de Beryte.

Sidon fut sans doute la Capitale, & la
 plus ancienne du Pais. On prétend, avec
 assez de vraisemblance, qu'elle fut bâtie par
 SIDON, le Fils aîné de CANAAN.

Tyr, Fille de Sidon, dont on parlera
 plus amplement, porte aujourd'hui le
 nom de Suse. Ce n'est plus qu'un triste
 mélange de murailles, de voutes, de co-
 lones brisées, ou très peu d'habitans sub-
 sistent de la pêche dans de chétives masures.

434 JOURNAL HELVETIQUE

Tripoly est encore un endroit considérable.

Byblus, fameuse par le culte superstitieux qu'on y rendoit à ADONIS, est agréablement située.

Beryte, aujourd'hui Barut, n'a plus rien de son ancienne splendeur, que sa charmante situation. Plusieurs sources d'eau douce y viennent des Montagnes voisines.

La Phénicie qui s'avançoit dans les terres, eût aussi ses Villes, mais moins illustres. Le terrain de ce Pais est bon, & produit d'excellentes choses, tant pour la nourriture, que pour le vêtement. L'air y est sain & le climat fort agréable. On y voit serpenter un grand nombre de petites rivières, qui descendent du Liban; & qui souvent inondent les plaines. Une d'entr'elles, qui porte le nom d'Adonis, paroît quelquefois de couleur de sang. Ce phénomène, qu'on attribue à une sorte de terre rouge, que cette rivière entraîne, lorsqu'elle s'élève plus qu'à l'ordinaire, perpétua long-tems la superstitieuse Cérémonie, qu'on faisoit en Phénicie à l'honneur d'ADONIS *annuellement blessé*. La Côte de la Mer abondoit autrefois en une sorte de poisson, qui rendit Tyr fameuse & opulente. On s'en servit pour teindre le plus beau pourpre. Il y avoit aussi sur le riva-

ge une espèce de sable, dont on fit les premiers verres, célèbre manufacture de ces contrées.

Quelques voyageurs font mention des ruines de Tyr, & du Puits de SALOMON dont on n'a jamais pû trouver le fonds. On peut voir des marques de ce que Sidon étoit autrefois, dans les jardins qui sont aujourd'hui hors de ses murailles. On y montre aux curieux la tombe de ZABULON, composée de deux pierres, qui forment une étendue de plus de dix de nos piés, qu'on dit avoir été la stature de ce Patriarche. Rareté artificielles.

Les Phéniciens étoient Cananéens d'origine. Quoique très resserrés dans leur País, ils avoient divers Roïaumes. Mais comment assigner à leurs Princes des époques particulières? Leurs Annales, jadis conservées avec tant de soin, ne sont plus. Laissons donc leur Histoire se développer, & contentons nous d'en marquer les endroits lumineux, à mesure que nous les apercevrons. Gouvernement.

L'Arithmétique & l'Astronomie nâquirent en Phénicie, ou du moins on les y perfectionna. Elles passèrent de-là dans la Grèce. Les Phéniciens cultivèrent de bone heure la Philosophie. Le Sidonien MOSCHUS enseignoit la Doctrine des Atomes avant la Arts & Sciences.

guerre de Troie. Ils excellèrent cependant plus dans les Ouvrages de main , que dans ceux d'esprit. Le verre de Sidon , la pourpre de Tyr , leurs habits de fin lin étoient des manufactures de leur invention. Ils se signalèrent à travailler les métaux , à couper le bois & la pierre , & en Architecture. Ils étoient si fameux par la finesse de leur goût , la beauté du dessein , & la justesse de l'exécution , que tout ce qui étoit achevé en habits , meubles & parures , étoit décoré de l'épithète de Sidonien.

Commercé. Mais le trait le plus marqué de leur caractère , c'est leur grand amour pour la navigation & le Commerce. Ils plantèrent un nombre prodigieux de colonies dans les Pais étrangers. C'étoit le Peuple le plus hardi & le plus entreprenant , qu'on puisse imaginer ; toutes leurs pensées ne rouloient que sur les moyens de pousser leur Commerce. Ils n'affectoient d'autre Empire que celui des Mers. Ils avoient des correspondans dans tous les Ports alors connus , sur l'Océan Atlantique , sur la Méditerranée , la Mer noire &c. jusques dans les Indes. Leur Pais étoit le Magasin le plus abondant de l'Univers. Ils poussèrent même la politique jusqu'à faire le métier de Corsaires , pour décourager les autres Peuples de se mettre en Mer.

Les Phéniciens eurent au moins pendant quelque tems la conoissance du vrai Dieu. Ils le nommoient BAAL, ou Seigneur. Ils devinrent superstitieux. Leur assujettissement aux Babyloniens, aux Perses, & aux Grecs, pouvoit il ne pas introduire de grands changemens dans tout leur système de Religion? Je parlerai ailleurs de leurs Baals, leurs Astartés, leur Hercule; & je me contente ici de dire un mot de leur ADONIS. *C'étoit un jeune home d'une beauté ravissante.* VENUS l'aima éperdiëment. DIANE jalouse envoïa un sanglier, qui lui ôta la vie. Son amante désespérée fut le chercher jusqu'aux enfers. PROSERPINE consentit enfin à le lui acorder six mois chaque année. Quelque sens qu'on veuille doner à cette tradition, elle ne m'en paroît pas moins extravagante. Réligio
Culte
d'ADON

Dans un tems marqué les Femmes commençoient leurs lamentations, & dès que la rivière d'Adonis paroissoit de couleur de sang, les cris redoubloient. On passoit ensuite aux sacrifices pour le mort. On se fouëtoit cruellement. Le lendemain elles se rasoient la tête, ou si elles vouloient conserver leurs cheveux, elles se prostituoient pendant un jour aux étrangers qui vouloient paier. La sorne qui en provenoit, étoit oferts à la VENUS d'ADONIS.

LAUSANNE.



LES SAISONS.

A Monsieur T.

LE PRINTEM S.

Vous voulés, mon cher Ami, que je célèbre les douceurs & les charmes du Printems, qui comence déjà à paroître; mais quelque belle que soit cette Saison, elle ne mérite pas seule nos hommages; celles qui la suivent ont droit à nôtre reconnoissance, & ne nous fournissent pas moins de dons & de plaisirs. Nôtre Souverain Bienfaiteur, qui veut répandre ses bénédictions sur toute nôtre vie, ne s'est pas borné à nous enrichir de ses présens, dans une seule Saison, qui s'écoule avec tant de rapidité; il veut perpétuer pour ainsi dire, nôtre bonheur, afin que nous ne cessions point de le bénir: C'est ainsi que tous les âges de la vie de l'homme contribuent à sa félicité, & sont marqués par de nouvelles faveurs. La jeunesse, ainsi que le Printems, annonce par ses fleurs, les fruits qu'elle doit produire, mais les passions, come des vents orageux, les font souvent avorter, avant leur maturité. Combien de jours fortunés, combien de graces, dont les

hommes abusent, & qui sont perdus pour eux !
Mettons à profit chaque moment de nôtre
existence ; c'est l'usage que nous en ferons qui
en consacrerà la durée :

Quelque jeune qu'on soit, quand on a sù bien vivre
On a toujours assez vécu.

A peine le Soleil sort-il du Bélier, que les
vents impétueux se font entendre, & que
leurs affreux mugissemens attristent la nature,
qui déjà se félicitoit de comencer à rajeunir ;
la verdure naissante se fane & perd sa couleur ;
la violette hâtive se renferme dans son calice ;
les ruisseaux arrêtés par la gelée, suspendent
leur course ; le froid impose silence au pin-
çon, & à la fauvête, qui anonçoient par
leurs chants harmonieux, le retour du Prin-
tems.

Mais le calme comence à renaitre ; l'air de-
vient plus doux & plus pur, les arbres, dé-
pouillés de leurs feuilles, en voient naitre
de nouvelles de leur tendre écorce, qui
s'ouvre pour leur servir de soutien ; elles ta-
pissent déjà de leur verdure naissante les bran-
ches & les rameaux qui s'élevent, come
pour leur servir de Trône, & présente aux
Spectateurs une décoration variée & magni-
fique. Déjà l'Hirondelle & le Rossignol
s'empressent de revenir des Pais les plus éloi-
gnés, pour goûter les charmes de ce beau sé-

jour. Ils l'embéllissent par leurs sons mélodieux, & trouvent sous le feuillage un azile sûr & agréable.

Le ZEPHIR y caresse FLORE

J'en ressens le souffle amoureux ;

Et la Déesse y fait éclore

Mille fleurs , gages de ses feux.

Déjà j'entens de Philomèle ,

Les doux & les charmans concerts ;

Déjà mille troupeaux divers

Bondissent sur l'herbe nouvelle.

Le Printems embéllit les plus affreux déserts ;

Et l'aimable Zéphir, du souffle de son aîle

Rend la Terre riante & belle,

Et sous l'Empire de Zéphir ,

Chaque fleur exhale un plaisir.

On comence à voir à découvert la cime des Monts, blanchie de neige : Elle ne peut résister aux raions du Soleil, qui la convertit en eau ; elle roule du haut des montagnes, & va grossir les ruisseaux & les fleuves, qui se rendent en bouillonnant dans la Mer. Tout se renouvelle, & tout circule ; les vapeurs que le Soleil brulant tire de la Mer, come d'une source immense, lui sont rendues par les neiges & les rivières, qui lui paient régulièrement leur tribut, par les flots qu'y s'y précipi-

tent. Il n'y a que la vie de l'homme qui se perd sans retour dans l'abîme de l'éternité : C'est ainsi que les brillantes couleurs dont le Soleil dore le haut des Montagnes en se levant , s'enfoncent & s'évanouissent dans l'Atmosphère.

Mais pourquoi ternir par de noirs réflexions l'agréable tableau du Printems ! Voiés ces valons couverts de troupeaux qui y paissent l'herbe naissante & y trouvent une nourriture propre à chaque espèce. Les Bergers qui conduisent ces brebis goûtent en paix les charmes de l'existence , le souffle d'un air pur & serein , la faveur & l'aromat des fruits. Chaque fleur par son parfum semble flatter leur odorat , & exhale pour eux un plaisir ; come ils vivent dans l'innocence , ils sont sans remords.

La Ville est le séjour des prophanes humains.

Les Dieux habitent la Campagne.

BOILEAU.

O fortunés vallons , ô champs aimés des Cieux ,
Que ne puis-je , foulant vos près délicieux ,
Fixer auprès de vous ma course vagabonde ,
Et conu de vous seuls oublier tout le monde.

Mais TIRCIS ne voudroit pas oublier sa tendre Bergère ; ses yeux lui disent qu'elle est

442 JOURNAL HELVETIQUE

belle, autant que son cœur est sensible ; ils s'égarer quelquefois dans les routes secrètes de l'épaisse forêt, mais l'amour les ramène toujours plus constans & plus fidèles.

Quand sur le sein de la charmante Lise ,
 Le beau Tircis place une fleur ,
 Que par une adroite surprise
 Il fait agréer son ardeur ,
 Que je crains de Tircis le Discours enchanteur !
 Lors qu'un jeune Berger parle un certain langage ,
 Que d'un moment heureux il fait bien faire usage
 On opose à l'amant d'inutiles rigueurs :
 Dans ce moment-fatal c'est bien être assés sage ,
 Que de n'offrir par ses faveurs.

Vous qui redoutés les pièges de l'amour ,
 craignés les feux que le Printems allume
 dans vos veines ; fuiez l'aspect d'une jeune &
 aimable Bergère. Dans cette Saison dange-
 reuse , où une simple étincelle peut enflamer
 le cœur, la sagesse elle même a peine à se dé-
 fendre des traits de l'amour,

Tant qu'à ce corps la pauvre ame est soumise
 Le plus sage mortel peut faire une sottise.

Nôtre cœur est exposé à tant de tentations
 & de tempêtes : Les passions ont tant de
 force .

force , il s'élève dans son propre sein des orages si impétueux , qu'il est difficile qu'il puisse jouir d'une paix constante & inalterable.

On court risque de succomber ,
Quand on est obligé de combattre sans cesse.

On s'endort quelquefois dans l'espérance d'un heureux calme , notre vertu chancelante est surprise , & succombe lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ainsi que la *Grive* & le *Merle* , séduits par de beaux jours passagers , & par les lüeurs du Printems , se hatent de faire leurs nids ; mais ce frêle édifice , qui n'a pour apui que de foibles branches , est bientôt renversé par le fougueux Aquilon ; ou la gelée de la nuit fait mourir sur ses petits la tendre Mère , qui tache en vain de les réchauffer , & de leur communiquer une chaleur qu'elle n'a plus

Hélas ! tout périt & fuit come une ombre. A peine le Printems a-t-il succédé au froid Hyver , qu'il est pressé par l'Eté brulant , qui fera chassé son tour par l'Automne ; rien ne dure & ne subsiste ici bas.

Come une tendre fleur qui ne fait que d'éclore

Nôtre bonheur ne dure qu'un matin ;

Il brille au lever de l'aurore ,

Le soir il est sur son déclin.

Ce magnifique Soleil lui même , qui se lève avec tant de majesté & de splendeur , qui précédé par l'Aurore qui semble annoncer sa lumière éclatante , & défendre par sa rosée les tendres fleurs que ses feux pourroient consumer , ce Soleil si superbe , assujetti come tous les Astres à des Loix inviolables , & réglé dans son cours par une main invisible est couvert d'épais nuages , sujet à des éclipses ; il doit être un jour envelopé , come la Terre , dans les horreurs d'une sombre nuit. A présent , que les Saisons se succèdent les unes aux autres avec tant d'ordre & d'harmonie , nous ne concevons presque pas que les choses puissent aller autrement ; ce qui prouve le mieux la sagesse du Créateur , devient un piège pour l'Impie , qui s' imagine follement , que parce que rien ne se déränge aujourd'hui , tout doit se maintenir demain dans la même proportion : Que le même hazard qui a produit cette heureuse combinaison , la soutiendra de même dans toute l'éternité. Insensé , qui donc à un hazard aveugle ce qu'il refuse à l'Etre suprême.

Peut-il voir dans le Printems la Terre s'ouvrir & s'humecter à la douce rosée , les racines des plantes s'en abreuver , & le Soleil faire monter par sa chaleur , & la force de ses rayons la sève jusques dans les rameaux des arbres les plus élevés , cette sève se changer en

feuilles , en fleurs , & en fruits , sans admirer le Génie puissant & bienfaiteur qui a tout produit & qui règle tout avec une souveraine sagesse ! La Terre se trouve précisément dans la distance du Soleil la plus propre à en recevoir les salutaires influences , sans être brûlée & consumée par l'apre chaleur , ou durcie & déchirée par un froid excessif. Après un Hyver glacé , il semble que le Printems lève le voile épais qui couvroit la Terre ; la décoration qu'il nous offre , si belle & si variée , se fait mieux sentir , après avoir vû quelque tems la Terre dépouillée & déserte , il semble que la Providence ne prolonge les jours que pour prolonger la durée d'une si magnifique décoration : Je la vois en perspective , & j'en félicite la nature. Hâ ! si nôtre vie pouvoit se renouveler come elle ! Vain desir !

Lors qu'une fois l'âge nous glace ,
Nos beaux jours ne reviennent plus.

Mais le Printems se trouve par tout , où se trouvent les plaisirs innocens & légitimes. C'est le calme de nôtre cour qui le fait naître & le fait sentir. Le méchant ne jouit jamais de ses douceurs & de ses charmes , parce qu'il est déchiré intérieurement de repentir & de remords. Son oreille n'est point flatée du chant harmonieux du Rossignol , son œil n'est

point enchanté de l'émail riant des fleurs, ni de leur parfum. Les noirs fous l'accompagnent, le poursuivent & le dévorent jusques dans les campagnes riantes, & sur le bord des ruisseaux dont le doux murmure ne peut calmer sa douleur. Pour goûter le plaisir, il faut en être digne; les passions n'en présentent qu'une image fautive & trompeuse; loin de l'approcher, elles l'éloignent pour jamais.

On s'écrie quelquefois que l'âge d'or n'est qu'une belle chimère, & qu'il n'a jamais existé que dans les Romans. On se trompe; un cœur pur le trouve à l'ombre des forêts, en cultivant ses arbres & ses fleurs. Il y a des vertus & des talens qui se plaisent dans la retraite, & qui cherchent dans le silence de la Campagne, un azile contre les passions & les revers de la fortune. N'y a-t-il pas de la prudence de savoir se dérober à ses faveurs trompeuses, ainsi qu'à ses disgrâces, & à mettre quelque intervalle entre la vie & la mort? Aussi l'Empereur **DIOCLETIEN**, & après lui **CHARLES-QUINT** prirent la sage résolution d'abdiquer l'Empire, pour goûter les charmes de la retraite. Ils goûtèrent une satisfaction plus pure & plus réelle à cultiver les arbres de leurs vergers, qu'à recevoir les hommages d'une foule de sujets. Ce n'est pas

toûjours sur le Trône que se trouve le vrai bonheur.

Le Sage des grandeurs hait le vain étalage :

Et dans un aimable hermitage ,

Il trouve sa félicité :

Tel un Pilote actif & sage ,

Qu'un flot jette sur le rivage ,

Jouit de la tranquillité ,

Qui ne peut être le partage

Du Pilote imprudent , qui s'expose à l'orage

Sur un fleuve trop agité.

Il me semble que je ne puis mieux terminer le tableau du Printems , que par la peinture qu'en fait un Poete , la voici.

Déjà de mille fleurs la Campagne est parée

Et déjà le fougueux BORE'E

Qui couvroit nos vergers de neiges , de frimats ,

Fuit loin de ces heureux climats.

Déjà j'entens de PHILOMÈLE

Les doux & les charmans concerts ,

Déjà mille troupeaux divers

Bondissent sur l'herbe nouvelle.

La neige fond en eau ; ces monts sont découverts :

Les animaux y trouvent leur pature ;

448 JOURNAL HELVETIQUE

Ces aimables vallons sont couverts de verdure ,

Et le Printems triomphe des Hyvers.

Cette magnifique peinture

Qu'étale en ces lieux la nature

Fait éclore un autre univers.

Ici dans un sombre bocage

TIBICIS dit aux échos ses peines , ses desirs ;

Et LISE qui l'entend , à couvert du feuillage ,

De ce jeune Berger écoute les soupirs :

Tout respire en ces bois les jeux & les plaisirs.

Des biens que le Ciel nous dispense

Rien n'altère en ces lieux l'aimable jouissance ,

Et nous croïons que chaque jour

Est un don de la Providence.

Que j'aime des Forêts le calme & l'innocence !

Le mensonge , l'orgueil , la haine , la vengeance ,

N'habitent point dans ce séjour ;

On fait s'amuser tour à tour ,

Et l'on s'instruit sans qu'on y pense.

Sans desirs , sans ambition ,

Sans indigence , sans richesse ,

Au gré d'une aimable paresse

Coule la conversation.

Les erreurs , & l'opinion

Dont nous conoïssons la foiblesse

Ne troublent point nôtre raison :

Les excès d'une passion

Ni la froide & triste sagesse

N'altèrent point nôtre union.

Laiſſons les élémens ſe faire entr'eux la guerre

Et laiſſons les foibles humains

Trembler au ſeul bruit du tonnerre ;

Sans s'inquiéter ſi la terre

A divers mouvemens inégaux mais certains ,

Coulons ici des jours tranquiles & ſereins.

De nôtre tourbillon franchiſſant la barrière

Nôtre œil peut-il apercevoir

Qui règle du Soleil l'étonnante carrière ?

Peut-on ſe flater de ſavoir

Les cauſes des couleurs , celles de la lumière ?

Pourrons nous jamais concevoir

Quelle eſt la forme & la matière

De tous ces tourbillons dans l'éther balancés

Qui ſe pouſſant toujours , ſont toujours repouſſés ?

Hà ! jouiſſons des biens que done la nature !

Sans vouloir pénétrer ſes reſſorts , ſes ſecrêts ,

Bornons nous à jouir ſans ſouci, ſans murmure

Des biens que pour nous elle a faits.

G E N E V E .



O B S E R V A T I O N S

Sur les effets des Eaux de BONN, faites en 1761. par M. SCHUELER, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Membre du Grand-Conseil de la République de Fribourg, & Médecin du grand Hôpital de la même Ville.

I.

M. BLONDET, Curé de Cerniat, Bailliage de Corbière, Canton de Fribourg, âgé d'environ 35 ans, avoit depuis trois à quatre ans tellement été incomodé des Vertiges, qu'il ne pouvoit marcher qu'en chancelant à chaque pas, quoiqu'il fut apuié sur son bâton. Après avoir usé des Bains pendant trois semaines, il a été parfaitement guéri de ses vertiges, & la foiblesse, qui lui restoit aux Jambes, a disparu totalement dès lors.

I I.

Daniel BLATTER, de Zimmervald, Jurisdiction de Zofftinguen, Canton de Berne, à peu près du même âge que le précédent, étoit atteint de la même maladie depuis trois ans, sans qu'aucun Remède eut pû lui procurer du soulagement. Il n'avoit point de

force, & ne pouvoit marcher que le long d'une Parois, contre laquelle il s'aouioit d'une main, se soutenant de l'autre sur un bâton. Il lui étoit même impossible de se mettre dans le bain, sans le secours d'autrui. Au bout de trois jours, il put y entrer seul, & le dixième jour il se tenoit debout sans appui. Il continua à se trouver mieux, enforte que sept semaines de bains le mirent en état de retourner chez lui à pié; mais s'étant tout desuite livré à de trop rudes travaux, il ne tarda pas à ressentir des vertiges accompagnés de foiblesse. Il revint donc à BONN, d'où il partit, au bout de trois semaines, radicalement guéri.

III.

Anne Marie SPICHTI, de Düdinguen, Canton de Fribourg, âgée d'environ 30 ans, étoit travaillée depuis quatre à cinq ans d'un Rhumatisme très douloureux. Elle avoit perdu le mouvement de toutes les articulations des mains, qui étoient toutes anchylosées. Hors d'état de gagner sa vie, elle prit le parti de chercher du secours dans cette pieuse & charitable Fondation, devenue depuis son établissement une source abondante, où tant de pauvres affligés ont trouvé du soulagement & même leur entière guérison : Etablissement, qui sera à jamais

un monument des sentimens d'humanité, qui ont animé le Propriétaire de BONN & tous ceux qui y ont concourru. Le succès a passé les espérances de cette pauvre fille. M. SCHUELER, Médecin, qui suit exactement les effets des bains, fut lui même surpris de voir la synovie résoute & les mains & les doigts reprendre leur mouvement & leur force.

IV.

Jean Pierre GILLEYRON, de Servion, Bailliage d'Oron, pauvre Enfant âgé de 13 ans, étoit dès sa naissance paralitique de tout le côté gauche. Il avoit les jambes retirées & tellement nouées, que le bras droit étoit la seule partie de son Corps, qui jouit de quelque mouvement. Dans cet état, il fut présenté au célèbre Collège de l'Isle de Berne, qui, suivant le rapport de son Conducteur, lui conseilla les bains de BONN. A peine y fut il 18 jours, qu'il pût se servir des deux bras & se lever seul dans le bain; enfin au bout d'un mois, il a pû marcher seul le long d'un banc.

V.

André GILLEYRON, Parent & Conducteur du précédent, âgé de cinquante cinq ans, avoit la jambe gauche couverte d'une Dartre crouteuse, assez ressemblante à la lè-

pre. Une démangeaison cuisante , des douleurs très aigues & un volume prodigieux de la partie affectée étoient les symptômes qui acompagnoient ce mal. A mesure que le malade fit usage des bains , la croute , & tous les symptômes diminuèrent , enforte qu'en moins de six semaines , cette croute & tous les autres accidens disparurent , si ce n'est que la jambe resta plus grosse que l'autre.

V I.

Catherine RENEVEY , de Fettingny , Bailliage de Supierre , au Conton de Fribourg , agée d'environ 25 ans , fut dès sa tendre jeunesse affectée des Ecouelles. Pour s'en délivrer , elle fit , déjà en 1760 à BONN , une Cure de six semaines. L'effet des Bains fut déjà alors tel , que la supuration de chaque tumeur diminua considérablement , qu'il s'en ferma une au bras droit , & que la malade reprit des forces ; mais la supuration ayant augmenté de nouveau , faute d'un régime convenable , la patiente y retourna l'année dernière. L'effet des eaux fut encore le même , que l'année précédente , la supuration diminua encore , & une seconde écouelle se cicatrifa. Cependant M. SCHUELER se croit obligé d'avertir le Public , & surtout Mrs ses Confrères , qu'il

454 JOURNAL HELVETIQUE

a constamment observé, que si ces eaux produisent de bons effets sur des ulcères extérieurs, il n'en est pas de même des intérieurs : Dans ces cas là, elles ne conviennent point, non plus qu'aux personnes, qui ont la poitrine ataquée.

VII.

Marianne PERRASSON, Prébendaire de l'Hôpital de Fribourg, dont il a été parlé dans les Remarques, publiées l'année dernière, fut près de neuf mois exemte de toute atâque de convulsions ; mais ce terme expiré, elle en eut de nouvelles ateintes, aussi vives que jamais. Cela engagea M. SCHUELER à lui prescrire de nouveau les bains de BONN ; elle y retourna & depuis près de dix mois elle n'en a eu aucun ressentiment.

VIII.

Jaques TROLLET de Sevagny, près de Morat, avoit porté pendant quelque tems un ulcère à la jambe, qui dans la suite fut cicatrisé. Cette cicatrice fut suivie de violentes douleurs de rhumatisme aux bras & aux jambes, & de la perte totale de l'appétit. Hors d'état de remuer les bras, ni de se soutenir sur les jambes, il eut recours aux bains de BONN, qui en moins de huit jours lui rendirent l'appétit & lui firent si bien re-

couvrir l'usage de ses membres , qu'après six semaines il partit parfaitement rétabli.

IX.

Pierre KILCHOFFER , Meunier en Vuilly, travaillé d'un rhumatisme avec enflure œdémateuse, dans les articulations, arriva perclus à BONN & y fut entièrement guéri.

X.

Madelaine KILCHOFFER , fille du précédent , âgée de 8 à 9 ans , souffroit les mêmes douleurs que son Père; mais les deux métacarpes étoient œdémateux : Elle y fut délivrée de toute douleur & les tumeurs œdémateuses étoient considérablement diminuées , lorsqu'elle quitta les bains.

XI.

Barbe URFFER , de Dürracker près de Thoun , qu'un rhumatisme survenu à la suite d'une Fièvre tierce , joint à la suppression des menstrues avoient réduite dans un état vraiment digne de compassion , a été entièrement rétablie.

XII.

Elizabeth GAILLOUX , du Bailliage de Morat , qui s'étoit attirée une sciatique , en creusant de la tourbe , a été radicalement guérie , de même que Daniel LEHMANN de

Buchillon , demeurant à Avanche , a qui l'humidité avoit procuré la même maladie.

XIII.

Jaque SYFFERT de Vunnevyl , Jean SCHAFFER d'Uberstorf Canton de Fribourg, Susanne GABERELL , née SCHREYER du Bailliage de Morat , la femme de Daniel ROGGUEN de Morat, Barbe WACKER de Matzenried Parroisse de Pümpliz près de Berne, & Anne FISCHER de Jenisberg, Parroisse de Fehrenbalm, Canton de Berne, que le rhumatisme avoient rendus presque absolument impotens ont tous trouvé dans les eaux de BONN une parfaite guérison.

XIV.

Marguerite BARTH , servante à Lauppen, travaillée des pâles couleurs, étant allée par le conseil du célèbre Collège de l'Isle de Berne faire usage des bains de BONN, fut totalement guérie, en moins de six semaines.

M. SCHUELER, par qui ces Observations sont signées & attestées, a l'attention de se rendre régulièrement , au moins une fois chaque semaine à BONN, pour diriger les malades qui souhaitent profiter de ses conseils.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

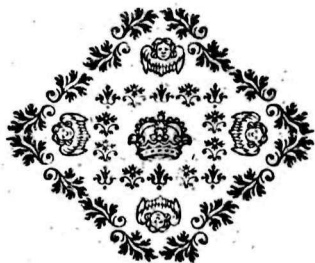
L'ACADEMIE Roïale des Inscriptions & Belles-Lettres tint le 20 de ce mois son assemblée publique d'après Pâques. Cette Compagnie devoit ajuger en 1760. un Prix, dont le Sujet consistoit à déterminer : *Quelle avoit été l'étendue de la Navigation & du Commerce des Egyptiens sous les PTOLOME'ES ?* Come aucune des Pièces envoyées pour le concours n'avoir rempli cet objet, l'Académie avoit proposé la même Question pour cette année, & le Prix devoit être double. Entre les différens Mémoires qu'elle a reçus, trois lui ont paru dignes d'une distinction particulière : Mais, les deux premiers étant d'un mérite égal, l'Académie a jugé à propos de partager le Prix, & de doner une Médaille d'or a chacun des deux Concurens, qui sont M. FREDERIC SAMUEL SCHMIDT, de Berne en Suisse, Correspondant de l'Académie, & l'Abé AMEILHON, Sous-Bibliothécaire de la Ville de Paris. M. POUPARD, Vicaire de la Paroisse de Saint Bonnet à Bourges, & Auteur du troisième Mémoire, a obtenu un *accessit*.

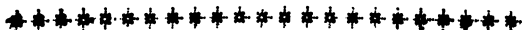
Après la distribution des Prix, M. BEAU, Secrétaire perpétuel de l'Académie, anonça qu'elle proposoit, pour le Sujet du Prix de

458 JOURNAL HELVETIQUE

1763, d'examiner: *Quels sont les animaux & les autres objets, auxquels l'Egipte en général, & ses diverses contrées en particulier, ont rendu un culte religieux; & quelles ont été la forme & la durée de ce culte?*

M. le BEAU lût ensuite les éloges historiques du Cardinal PASSIONEI & de M. LEVESQUE de la Ravalière. Le reste de la Séance fut rempli par la lecture des Mémoires suivans: *Réflexions sur le sujet de la quatrième Eglogue de VIRGILE par M. de la NAUZE. Explication d'un Bas-relief Egyptien ou Phénicien, par l'Abé BARTHELEMI. Traduction de la première Ode Pythique de Pindare, & Réflexions sur cette Ode, par M. de CHABANON.*





L E R U B A N

C O N T E.

N e vous fiés aux mines des fillettes,
 Aux rendés vous, aux soupirs des Coquettes;
 L'on vous enjole, & vous perdés vos pas,
 Et puis après, on rit de vôtre cas.

COLETTE en habit du Dimanche
 Se promenoit seulette au bois;
 Fille proprette, à fin minois,
 Cotillon court & gorge blanche,
 Qui va rêvant, rêvant à rien,
 Ne rêve pas long tems, je le parierois bien;
 Et pour revenir à COLETTE,
 J'aurois gagné; car le jeune LYCAS
 Bientôt la suivit pas à pas.

Croïés favoir pourquoi? Amour veut que l'on guête,
 Me dirés vous, ce fortuné moment,
 Où le cœur le plus fier... Non, sans vous faire
 attendre
 Allons au fait, & sâchés qu'un présent,
 Fut promis par la belle au Berger le plus tendre,
 Pour avoir je ne fais coment,
 Sauvé son chien... Ce chien étoit charmant;

460 JOURNAL HELVETIQUE

Reconnoissante étoit COLETTE ,

Quoi que d'humeur un peu coquette :

Vers le soir un ruban devoit être donné

Par elle au Berger fortuné.

Il étoit, je l'ai dit, si modeste & si tendre,

Tant mal appris , tant ingénu ,

Qu'à nulle autre faveur il n'eût osé prétendre :

Un chemin secret , inconnu ,

Menoit au bois ; LYCAS devoit s'y rendre.

Venir

Faire une révérence ,

Puis deux , puis trois , puis s'arrêter , rougir ,

Trembler de peur & mourir de plaisir ,

Tout cela ne fut qu'un. Cependant la cruelle.

Ne fit qu'en rire ; elle en devint plus belle

Et le Berger plus amoureux.

Il la regarde , il s'assied auprès d'elle ,

Par son silence il croit marquer ses feux ;

Mais si l'expérience

Manquoit au Jouvenceau , la Belle en récompense

En faisoit long ; un amoureux transi ,

Timide ou froid , & tel que celui-ci ,

N'étoit le fait de la brunette.

Elle se lève & de sa main blanchette

Déploie ce ruban , vivement attendu ;

Le done, fuit dans la route voisine ,

Y joint DAPHNIS, & laisse confondu
L'infortuné LYCAS, qui de cette mutine
Adore encor les perfides apas.

DAPHNIS se rit de l'embaras

D'un rival à peu redoutable.

Pour la Brunette, elle fit un faux pas ;

DAPHNIS ne lui tendit une main secourable.

Quoi, ne pas s'empresser ? ... le trait n'est charita-
ble !

Que fit-il donc en pareil cas ?

Il aprit à vivre à LYCAS.



E N I G M E.

D'un labyrinthe obscur, où règnent les alarmes
Je fors sans être vu, pour expirer soudain ;
Dans les lieux que j'habite, on chercheroit en vain
De la tranquillité la douceur & les charmes.
Sans être ni bandeau, ni flèche, ni carquois,
Je vole sur le pas du Dieu de la tendresse.
De l'excès du plaisir, du sein de la tristesse,
Je nais chez les Bergers, ainsi que chez les Rois.
Une foule d'Amans, adorable THEMIRE,
Me firent mille fois paroître à vôtre Cour ;
Au nom de vos beaux yeux païsés les de retour,
Aimés. . . & vous allés étendre mon empire.



T A B L E.

<i>AUX Editeurs, en leur envoieant une Epitre en Vers soit Heroide.</i>	349
<i>Héroide, Jonathan à David.</i>	352
<i>Réflexions sur le Serment & sur le faux point d'honneur, à l'ocasion de la Pro- messe d'Hérode à la jeune Salomé.</i>	360
<i>Mes Moments heureux.</i>	366
<i>Essai sur cette Question: Quelle est l'étude la plus utile ou celle des Livres, ou celle des Homes.</i>	374
<i>Défense de l'Apologie faite par un Prot.es- tant en faveur des Jésuites.</i>	402
<i>Fragmens Historiques XIV. Fragment.</i>	418
<i>Les Saisons à M. T. le Printems.</i>	438
<i>Observations sur les éfets des Eaux de Bonn.</i>	450
<i>Nouvelles Académiques.</i>	454
<i>Le Ruban Conte.</i>	459
<i>Enigme.</i>	461

N. B. L'On ne peut pas l'Auteur des Extraits du
Poëme de Jacob & Rachel de vouloir doner
une Adresser, sous laquelle on puisse lui écrire.

